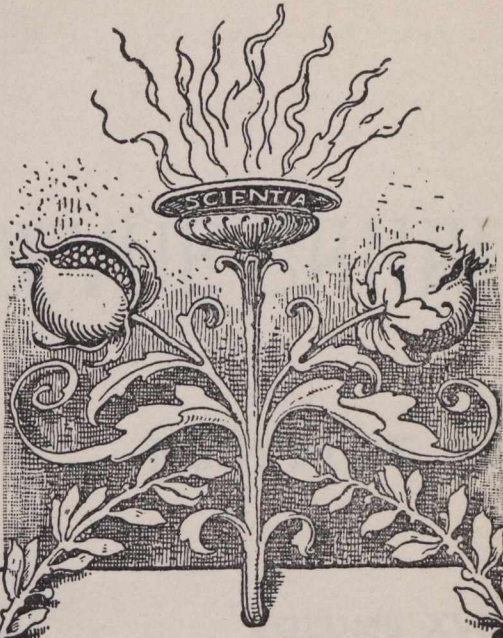


3580
297



REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SERIE
VOLUME XVII

1916

JANVIER - JUIN



REVUE CANADIENNE

REVUE CANADIENNE

VOLUME XVII

1918

JANVIER - JUIN

601/D/194/2-195/2K
RECA

1418

REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SÉRIE

VOLUME XVII

1916



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
MONTREAL, Canada

REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SÉRIE

VOLUME XVII

1916

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
MONTREAL, QUEBEC

Cantique des Nues étoilées

IMPRESSION NOCTURNE

Nuages de la nuit, brillez jusqu'à l'aurore
En chantant les bienfaits du Seigneur tout-puissant.
Puis, lorsque le matin lâchement vous dédore,
Allez vous redorer aux bords de l'océan.

* * *

Quel est donc dans le ciel, sous ses blanches mantilles,
Ce peuple aux pas pressés qui chemine en chantant ?
Sous le dôme bleui leurs cheveux d'or scintillent,
Leur voix descend vers nous sur les ailes du vent.

On dirait, à leur air, des tribus de vestales
Qui, revenant le soir des bords de l'océan,
Feraient lever là-haut les aubes boréales
En voilant leur sein nu devant le Tout-Puissant.

Et leur voix fait songer au murmure de vierges,
Tressaillant en secret d'un amour inconnu,
Qui viendraient nous chanter, à la lueur des cierges,
Le rêve épanoui de leur coeur ingénu.

* * *

Mais, qui que vous soyez, ô célestes chorales
 Dont la troupe sans nombre emplit l'orbe du ciel,
 Vierges pleines de grâce ou candides vestales,
 Vos hymnes ont l'accent d'un cantique éternel !

Quand, du dôme d'azur de votre cathédrale,
 Vous déversez sur nous votre plain-chant d'amour,
 Son rythme doux alterne, à l'heure vespérale,
 Avec la voix plaintive et mourante du jour.

De l'univers en deuil vous balayez les ombres
 Quand vous rentrez, le soir, par le chemin lacté ;
 Car le monde, effrayé par l'horreur des nuits sombres,
 Se sent enveloppé dans votre chasteté.

* * *

Nuages de la nuit, glissez jusqu'à l'aurore
 En chantant les bienfaits du Seigneur tout-puissant.
 Puis, lorsque le matin lâchement vous dédore,
 Allez vous redorer aux bords de l'océan.

OXONIENSIS.

Pointe-à-Pic, P. Q. — Septembre 1915.

Encore un Brin de Philosophie

A PROPOS DE LA GUERRE

(SUITE ET FIN)

TOUT en reconnaissant qu'ils ont des fautes à expier, eux aussi, les Alliés de la Quadruple Entente peuvent donc se consoler par la pensée qu'ils ont la justice de leur côté. C'est un avantage considérable, qui compense celui des howitzers et des gaz asphyxiants. Je voudrais que nos amis s'en contentent. Je ne trouve pas heureuse leur insistance à se donner pour les champions de la civilisation et des libertés du monde, surtout lorsqu'ils accompagnent cette insistance de déclamations ridicules contre l'ennemi. Que signifient ces appellations de Huns, de Vandales, de Wisigoths, de bêtes enragées, par lesquelles on se plaît à désigner couramment nos terribles adversaires ? Qu'on réfléchisse. Est-ce que ces bêtes enragées ne sont pas de la même espèce que nous ? Et n'est-ce pas notre race que nous flétrissons ainsi cavalièrement ? L'épithète injurieuse ne retombe-t-elle pas sur nous ? Car enfin, si les Allemands ont commis des atrocités, dont nous jugeons que des tigres n'auraient pas été capables, c'est sans doute que notre nature porte en son fond intime ces redoutables instincts de violence et de méchanceté. C'est donc que nous pourrions y céder, nous aussi, à l'occasion. D'ailleurs, en les appelant des Huns et des Vandales, nous insinuons assez clairement qu'ils n'ont pas été les premiers pillards de villes, ni les seuls massacreurs d'innocents. Ils ont su qui imiter. Si nous fouillions bien dans l'histoire de notre propre pays, peut-être n'aurions-nous pas à remonter bien haut pour y rencontrer des exploits analogues,

sinon tout-à-fait aussi barbares et aussi systématiquement organisés.

Dans cette voie des outrances le poète Richepin tient un bon rang. A l'en croire,

Tout ce qu'a peu à peu conquis sur la nature
L'antique humanité luttant pour la future,
Tout ce qu'a fait fleurir de pur, d'harmonieux,
De vrai, de bien, de beau, sa marche vers le mieux ;
Tout ce que donnait l'empire heureux du monde,
Voilà ce qu'à présent hait le Barbare immonde.

Le favori des muses est en veine ; il ajoute que le rêve du Barbare

...au corps lourd mû par un esprit lent,

c'est de nous exiler " des Edens retrouvés dont nous touchions le seuil " ; c'est que " tous les peuples soient rendus aux ténèbres premières " ; c'est que les coeurs soient " sans idéal, et les yeux sans lumières " ;

Et que le genre humain prenne enfin son parti
De rentrer au chaos, dont il était sorti. (1)

Dans une prosopopée, où il nous oppose nous, latins, aux teutons, le même écrivain nous fait le compliment de croire que jamais nous ne pourrions avoir l'âme assez basse pour

(1) Cf. : *Revue hebdomadaire*, 27 février 1915. Quelqu'un de beaucoup plus pondéré, Junius (*Echo de Paris*, 28 août 1915), rapporte pourtant ceci : "Un de mes jeunes camarades de la diplomatie, un ministre plénipotentiaire d'une république neutre, me disait hier soir : "L'enjeu de cette guerre est formidable. Il ne s'agit pas de savoir si vous perdrez, comme en 1870, une province ou si vous la récupérerez, c'est la civilisation elle-même qui se trouve mise en question. Si l'Allemagne triomphe, l'Europe deviendra inhabitable pour tout esprit vraiment cultivé ; notre atmosphère morale est rendue irrespirable par tous les gaz asphyxiants échappés des cornues du docteur Faust. "

renier nos dieux, gloire du rêve humain, à savoir “ Phoïbos-Apollon, la clarté, Pallas, tout le cerveau, Kypris, toute la grâce ”. Et ce serait pour sauver ces divinités toutes païennes qu'on nous demanderait d'offrir notre vie? Merci! Qu'on nous trouve d'autres idoles, pour lesquelles il vaille la peine de mourir.

Mais on nous dit que ce ne sont là que des symboles, que ce qu'il s'agit en réalité de sauvegarder, c'est une forme de vie supérieure, c'est cette civilisation gréco-romaine, qui a fleuri sur le pourtour de la Méditerranée, et qui a été le vrai moule où se sont formées les races latines—civilisation de franchise et de lumière, toute faite de proportion, de mesure, d'harmonie, et dont les Hellènes désignaient si bien la note caractéristique par ces trois monosyllabes : *rien de trop*.

Soit ! Mais cette civilisation serait-elle gravement compromise par une victoire allemande ? Y a-t-il une opposition aussi tranchée qu'on se plaît à le dire entre la culture latine et la culture germanique? Qu'on trouve une différence fondamentale entre notre civilisation gréco-romaine et la civilisation hindoue, je le comprends ; car, dans l'évolution de celle-ci, le colossal et le disproportionné semblent réellement avoir joué un rôle prépondérant. Mais les peuples germaniques, ayant été façonnés par le christianisme, ont nécessairement été imprégnés de la culture latine, qui a été le véhicule de la religion du Christ. La preuve, c'est qu'un latin ne se trouve nullement dépaysé au milieu d'eux. Enfin, cette culture gréco-latine est-elle le dernier mot de la perfection ? Nous admirons en elle la mesure, l'harmonie, la proportion. Mais ce sont autant de qualités relatives. Qu'est-ce qui est proportionné pour nous sinon ce qui cadre avec l'appréhension de notre esprit et de nos sens ? Or, notre esprit est fort limité, nos sens encore davantage. De là pour quiconque est épris de mesure et de proportion la tendance à rapetisser ce qui le

dépasse et à tout ramener à sa taille. N'est-ce pas en grande partie à cause de leur goût pour la mesure (leur mesure à eux) que les Grecs abaissèrent si odieusement la divinité, et peuplèrent leur olympe de dieux et déesses, qui étaient un véritable scandale pour les vulgaires mortels ?

Avant d'opposer avec une si crâne assurance notre civilisation latine à la civilisation germanique et de la déclarer forme de vie supérieure, il faudrait prouver que cet anthropomorphisme, qui l'a pénétrée si profondément, n'était pas un grave obstacle au développement de nos facultés, et qu'il n'a pas enrayé le progrès de la philosophie, des sciences, voire de la morale. En tournant leurs efforts intellectuels vers un idéalisme transcendantal, les Allemands ne font peut-être qu'obéir à un besoin de notre esprit, ce besoin de chercher, par delà les apparences et les phénomènes visibles (où s'est trop souvent arrêté l'esprit gréco-latin), la réalité substantielle des choses. Je ne vois pas qu'il y ait là une cause d'infériorité.

Evidemment, il n'est pas de temps plus défavorable aux comparaisons entre peuples que le temps de guerre, où le patriotisme exalté tourne au chauvinisme et nous empêche de trouver rien de bon chez l'ennemi. Si nous doutons encore de cette vérité, nous n'avons qu'à considérer le jugement que les Allemands à leur tour portent sur eux-mêmes et sur les autres. Ah ! il n'y a pas danger qu'ils nous concèdent notre forme de vie supérieure. La forme de vie supérieure, la seule qui vaille la peine d'être vécue, la seule qui mérite le nom de civilisation, c'est le peuple Allemand et le peuple Allemand seul qui la possède. Les Russes ne sont que des brutes, les Anglais que des mercenaires, les Belges que des fanatiques. Si les Français valent quelque chose, c'est parce que ce sont eux qui se rapprochent le plus des Allemands. Ainsi divague Adolf Lasso dans une des deux lettres qu'il a écrites à un ami hol-

landais. Le célèbre professeur de l'Université de Berlin poursuit : " Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous, hors de pair. Il en est de même de nos organisations et de nos institutions... Tous nous craignent et nous regardent comme dangereux, parce que nous sommes intelligents, actifs et moralement supérieurs. Nous sommes le peuple le plus libre de la terre, car nous savons obéir. Notre loi est la raison, notre force est la force de l'esprit, notre victoire, la victoire de la pensée... Dans un monde de méchanceté, nous représentons l'amour et Dieu est avec nous. "

Dans un numéro du *Tag* de Berlin (7 avril 1915), Moritz Reinhold Stern s'écrie : " Je te salue, Allemagne, sauveur du monde! " Dans ce même numéro Arthur Brausewetter parle " d'un sauveur qui est allemand, car en ce temps où l'univers ne peut être guéri que par l'essence allemande (*nur von deutschen Wesen*), il ne peut trouver aussi force et appui qu'auprès d'un sauveur allemand... dans le Christ tout est allemand jusqu'à la moëlle ". (2)

Et les hommes, qui tiennent ce langage, ne sont pas des fous ! Ils ne sont pas plus fous, en tous les cas, que leur souverain, dont nous avons pu lire plus haut la stupéfiante proclamation à son armée de l'est. Et il n'y a pas que des luthériens à extravaguer ainsi. Erzberger, le chef du centre catholique, ne s'est pas montré moins forcené, lui qui estimait que, si l'on pouvait sauver les os d'un seul grenadier poméranien

(2) C'est M. Prüm, chef des catholiques luxembourgeois, le fameux *germanophile converti*, qui a relevé ces édifiantes élucubrations. Il y voit très justement une paganisation du christianisme ; il rapproche les paroles de M. Brausewetter d'une autre assertion du *Tag* (1er avril 1915), " la vieille foi de nos aïeux païens revit en nous ". Le renouveau religieux suscité par la guerre en Allemagne est un retour au paganisme germanique. Pour les dernières Pâques, un journal catholique est allé jusqu'à écrire : " Christ est ressuscité, Jésus, ton sauveur allemand, réjouis-toi. " Je montre un peu plus loin que l'*unser Gott*, le vieux dieu de Guillaume II, n'est que le plus ancien des dieux scandinaves.

par l'anéantissement de Londres et de ses habitants, il n'y avait pas à hésiter, il fallait anéantir la capitale de l'empire britannique. (3)

En vérité, il avait raison ce professeur Boule, dont Junius rapporte le diagnostic déclarant que l'Allemagne est atteinte de *gigantisme*. Il s'agit, paraît-il, d'une véritable maladie qui, au cours de l'histoire du globe, est venue frapper dans leurs forces vives non seulement les individus, mais encore les espèces, les races et les groupements d'ordre plus élevé. La paléontologie est faite d'exemples et de disparitions rapides d'êtres tombés victimes de leur gigantisme, parce qu'une rupture d'équilibre dans leurs facultés leur a fait perdre cette plasticité primitive qui leur avait permis jusque là d'adapter leur évolution à toutes les circonstances nouvelles. Ainsi, continue Junius, la spécialisation exclusive, le gigantisme de la force matérielle a atrophié chez nos ennemis le sens moral. L'exacerbation des tendances purement utilitaires a entraîné chez eux la destruction presque totale de tendances plus nobles. Par son gigantesque système d'organisation, le peuple

(3) Erzberger ne faisait d'ailleurs que reproduire, avec quelques variantes, le langage de Jean-Joseph Goerres, chef des catholiques bavarois, qui, au début du dernier siècle, lançait déjà cette excitation prophétique: "Réduisez en cendres cette basilique de Reims où fut sacré Clovis, où prit naissance cet empire des Francs, faux-frères des nobles Germains; incendiez cette cathédrale." — M. Barrès voit avec raison dans ces effroyables paroles un cri du romantisme germanique, une clameur des dieux primitifs contre la civilisation classique et française. — On le voit, M. Prüm n'a pas manqué d'à propos, lorsqu'il a rappelé à M. Erzberger que Pie IX a condamné le nationalisme — entendons le nationalisme immoraliste qui prétend légitimer tous les crimes par l'amour de la patrie — comme l'erreur la plus considérable et la plus dangereuse de notre temps. Si c'était réellement prouvé que les Allemands (ce dont on les a positivement accusés) ont cherché à achever la dégénérescence de la race française en inoculant la tuberculose et autres virus chez les habitants des pays envahis, ils auraient donné à la parole de Pie IX la plus éclatante confirmation. Ils auraient montré que le culte idolâtrique pour leur pays et leur race à eux leur enlève tout sens moral.

allemand a été conduit à l'amour du colossal, et par celui-ci à une mégalomanie, qui est encore une forme du gigantisme. Cette mégalomanie l'a entraîné à la poursuite d'une véritable chimère, l'hégémonie mondiale. Comme le note à son tour M. Barrès, ces géants, ces seigneurs de la terre, une fois vaincus et désarmés, on verra les parties grotesques de leur esprit et un immense éclat de rire s'élèvera de l'univers.

* * *

Malheureusement, en attendant, nombre de catholiques, dans les pays neutres, se sont laissé prendre à ces hableries énormes. Nombre d'entre eux en sont venus à souhaiter une victoire allemande, parce que, selon eux, ce serait la victoire de l'ordre, de l'organisation, du principe d'autorité contre le principe révolutionnaire. Quelques naïfs attendent même qu'en représailles du geste de franchise de l'Italie, le kaiser va restaurer le pouvoir temporel des papes.

Ces illusions, Guillaume II a eu bien soin de les entretenir par ses invocations retentissantes à son vieux dieu, par l'attribution de ses succès au Très-Haut, par des approbations publiquement accordées à l'attitude du Vicaire de Jésus-Christ, par un véritable siège en règle de la cour pontificale, où le bluff et le mensonge remplaçaient les howitzers et les mortiers 420, mais n'en réussissaient pas moins à influencer l'opinion catholique en faveur de la cause germanique. Durant ce temps, il faisait fusiller des prêtres en Belgique et en France, il faisait raser des églises, bombarder des cathédrales, trouer de balles les tabernacles et l'hostie consacrée, il appelait la protection d'Allah sur le grand turc, auquel il conseillait de proclamer la guerre sainte, ce qui n'était rien moins que l'invitation à l'égorgement en masse des chrétiens sur

toute l'étendue de quatre continents et ce qui de la part d'un prince chrétien dépassait vraiment toutes les limites de l'impunité et de l'horreur.

Guillaume II montrait bien par là que ce vieux dieu allemand, qu'il invoque si familièrement, n'a rien à voir avec le Dieu de toute vérité et de toute justice, qu'il n'est qu'une divinité de son choix, l'antique dieu des tribus germaniques, dit-on, dont il a fait son complice, et qu'il a chargé de ses passions, de ses cupidités, de ses fureurs. (*)

Mais, en certains milieux, on prenait pour de la ferveur religieuse cette lourde raillerie de la divinité. On n'avait pas l'air de se douter que cette façon de l'accaparer pour des fins intéressées ou cruelles n'était qu'une manière plus répugnante de le blasphémer. On laissait dans l'ombre tous ces crimes, toutes ces impiétés, toutes ces machinations et ruses, qui avaient la religion pour point d'appui. On parlait couram-

(*) " Si l'on veut savoir ce que signifient ces appels constants et monotones de Guillaume II à son *unser Gott*, il faut entendre que ce *vieux dieu*, dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le dieu Odin, le plus ancien des dieux scandinaves, représenté assis entre deux loups, le père universel, qui, dans les brouillards du nord, entouré des walkyries, les vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies mêlées d'affreuses ivrogneries. Tout cela, Henri Heine l'avait prédit. Il avait pressenti la religion nouvelle, ou renouvelée, dont Wagner et Nietzsche sont les effets et les causes; et, après avoir annoncé que la civilisation disparaîtra d'une Allemagne déchristianisée et qu'alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants, Henri Heine s'écriait, en 1834: " Ce jour viendra, hélas! les vieilles divinités germaniques se lèveront de leurs tombeaux fabuleux et essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son manteau gigantesque et détruira les cathédrales gothiques. — Odin, Thor, Unser Gott, le vieux dieu allemand, a dit à Guillaume: Soustrais-toi à la civilisation rayonnante, à la droite conception du vrai, du bien, du beau, au divin proclamé par le consentement universel. Rends-moi ton hommage, adopte mon culte, qui est le pangermanisme, et je te livrerai l'empire du monde. Voilà la vérité dont tout le monde a le pressentiment. " (*M. Barrès dans l'Echo de Paris*). Ce vieux Dieu ressemble terriblement au Satan de l'Evangile qui disait à Jésus: Tombe à genoux, adore-moi et je te donnerai tous les royaumes de la terre.

ment de l'alliance diabolique entre la France athée, l'Angleterre protestante et la Russie schismatique. On ne soufflait mot de l'alliance (sans doute divine) entre la luthérienne Allemagne, la catholique Autriche et la Turquie musulmane. On aurait dit que la guerre sainte contre les chrétiens n'avait pas été prêchée. On attendait un nouvel âge d'or pour le catholicisme d'un pays en majorité protestant, où les fondements de la connaissance intellectuelle sont ébranlés, où la divinité du Christ est robustement niée, où la plupart des ministres du culte réformé n'ont pas la foi, où trop de catholiques sont imbus jusqu'à la moëlle de modernisme, où l'on a, en général, le plus parfait mépris pour les Italiens ignares qui gouvernent l'Eglise romaine. (*)

Renversons cet échafaudage de mensonges ; perçons à jour cette sacrilège comédie. Prouvons que la civilisation d'au-delà du Rhin n'est pas toute la civilisation. Montrons comment, non-seulement la science (*), mais la religion elle-même y est ravalée au rang d'un grossier moyen politique. Ne laissons pas se propager plus longtemps l'idée que la nation alle-

(*) Aux yeux des surhommes d'outre-Rhin, le gouvernement de l'Eglise n'est pas assez allemand, pas assez dirigé suivant les méthodes de la *Kultur*, pour mériter leur estime.

(*) D'un billet de *Junius* : " Nous avons accoutumé de croire que la science et la vérité se joignaient par des liens indissolubles ; que la science n'avait au monde qu'un objet : la découverte du vrai ; que sans doute elle n'atteignait pas toujours son objet ; qu'en tout cas elle ne pouvait avoir de défaillances qu'involontaires ; et que les savants étaient consacrés à la recherche de la vérité comme les moines à la dévotion de leur croyance. Patatras ! Ce peuple de savants, qu'est le peuple allemand, qui prétend avoir sur toute science la maîtrise incontestée, se trouve être un peuple de menteurs ; il pratique le faux avec une assiduité constante et presque naturelle. C'est que, voyez-vous, comme l'avait déjà observé et écrit Fustel de Coulanges en 1872, l'Allemand est pratique : il veut que son érudition serve à quelque chose, qu'elle ait un but, qu'elle porte coup. Tout au moins faut-il qu'elle marche de concert avec les ambitions nationales, avec les convoitises et les haines du peuple allemand. Si le peuple allemand convoite l'Alsace et la Lorraine, il faut que la science allemande, vingt ans d'avance, mette la main sur ces deux provinces. Avant qu'on ne

mande est la nation élue, indispensable à l'exécution des desseins de Dieu sur la terre; mais ne prenons pas la contrepartie, ne disons pas que la France est la nation-lumière et que, sans elle, l'humanité risque de sombrer dans des ténèbres éternelles. (7)

s'empare de la Hollande, l'histoire démontre déjà que les Hollandais sont des Allemands. Elle prouvera aussi bien que la Lombardie, comme son nom l'indique, est une terre allemande et que Rome est la capitale naturelle de l'empire germanique... Ces justes avertissements du grand Fustel, on a refusé de les entendre. On a préféré suivre l'exemple des Renan, des Gaston Paris et de tant d'autres qui s'inclinaient bien bas devant la moindre thèse du moindre *herr professor*. C'est dommage! On se fût épargné beaucoup de niaiseries et de mécomptes, et l'on n'eût point commis la faute onéreuse d'ouvrir un immense crédit de confiance au frauduleux royaume de la science frelatée qui, par moments, donne l'impression d'être l'empire de la mythomanie. "

(7) Malgré leur prédilection pour quelques aphorismes ronflants sur la mission éclairante de la France, du genre de celui que je viens de citer, on ne peut pas dire que les Français se soient livrés à une admiration exclusive pour eux-mêmes et qu'ils aient nié la génialité germanique. Au contraire, comme l'a noté M. Barrès dans l'*Echo de Paris*, un grand nombre de nos compatriotes, le plus souvent sous une influence universitaire, méconnaissaient et méprisaient leur vraie nature et s'abandonnaient eux-mêmes en faveur des pensées d'outre-Rhin. Le petit breton Renan en échangeant la foi de ses pères contre l'hégélianisme, certains ouvriers en adoptant le marxisme, certains amateurs en se livrant aux rêves wagnériens, d'autres curieux en applaudissant les délires de Nietzsche ont trahi la cause de la France. On devait prévoir qu'ils préparaient un milieu, où l'on verrait plus aisément apparaître ce dont nous fûmes les témoins en août, *Unser Gott*, le *Mephisto* d'outre-Rhin, Satan, surgissant au milieu de ses bataillons barbares et disant: "Tu m'as livré ton âme; je viens prendre possession de toi." N'y avait-il pas droit? Il croyait bien avoir détourné les Français de leur source primitive... Dieu merci! une fois de plus, la déception du vieux drôle a été complète. Une fois de plus, il peut s'écrier, comme il fait à la dernière page du poème de Faust: "Mais quoi! je suis donc dupé? — Il m'a été dérobé un grand, un unique trésor, la grande âme qui s'était engagée à moi!"... A la faveur de cette guerre, des ressorts, que nous ne connaissions plus, se sont tendus dans notre pays. Depuis la victoire de la Marne nous ne sommes plus tentés de méconnaître les sacrifices, les supériorités de la France. Le danger d'un commerce intellectuel avec l'Allemagne a disparu. Nous sommes à même de prendre et de rejeter, de juger tout ce qui est allemand, d'échapper à un faux prestige et de faire avec fermeté le triage.

Depuis le rejet d'Israël et la fondation de l'Eglise, il n'est plus de peuple qui ait le droit de s'appeler le peuple de Dieu. Quelques-uns ont pu se distinguer au service du Christ, le *gesta Dei per Francos* n'est pas un simple *bluff*. Mais ils ne sont jamais que les membres d'un même corps mystique, qu'un des troupeaux d'un même et vaste bercail.

Et puis cessons de dire que nous nous battons pour une forme de vie supérieure. La forme de vie qui peut caractériser une nation n'est jamais que le résultat de la forme de vie menée par les individus qui la composent. Or, ce ne sont pas des loups qui composent la nation allemande, et ce ne sont pas des anges qui composent la nation française. Ce ne sont dans les deux cas que des êtres raisonnables ayant substantiellement les mêmes besoins et les mêmes aspirations. Leur forme de vie ou leur civilisation ne saurait donc différer que par des nuances superficielles et secondaires.

Je n'aime pas non plus qu'on répète à tout venant que cette lutte est une lutte pour les libertés des peuples. J'ai quelque soupçon qu'un tel langage nuit plus à notre cause qu'il ne la sert. Il contribue à nous aliéner les sympathies des neutres, surtout celles des catholiques étrangers qui flairent là, et non sans motif, un vestige de l'esprit révolutionnaire. Dans combien de discours et d'articles de journaux n'apparaît-il pas clairement que les libertés, qu'on nous invite à défendre si vaillamment, ne sont autres que les prétendues conquêtes de 1789 : libertés de tout dire, de tout publier, de tout faire, d'où est issu ce triste régime de faiblesse et d'incohérence qui, en France, nous a dotés de la dictature d'un Cailiaux et a paralysé les efforts patriotiques d'un Poincaré et d'un Barthou, qui, en Angleterre, a subordonné la défense nationale à la conservation du vote de quelques électeurs et a laissé les soldats du front sans munitions parce que le gouvernement se trouvait impuissant devant quelques meneurs

de grèves. Je m'explique, en vérité, qu'on ne s'exalte pas à la pensée que de pauvres jeunes gens vont s'exposer au feu des howitzers allemands pour la défense de telles libertés et le soutien d'un pareil régime.

Mais si l'on se propose simplement d'abattre cette puissance despotique qui s'est dressée au centre de l'Europe comme une menace pour le reste du monde et, sous prétexte de réclamer sa place au soleil, voudrait voir toutes les autres nations se subordonner à elle, ne respirant que l'air allemand, ne foulant que le sol allemand, ne mangeant que le pain allemand; si, contre ces prétentions exorbitantes, on est résolu à conserver à chaque peuple, avec l'intégrité de son territoire, le droit de se gouverner en pleine indépendance suivant le régime qui a ses préférences; si l'on entend même instituer un meilleur équilibre international de façon que les frictions entre groupes ethniques soient diminuées et écartées les chances de guerre au moins pour un long avenir, alors la cause est noble, elle mérite notre enthousiasme et n'est pas au-dessous des sacrifices qu'elle nous réclame. Nous pouvons d'ailleurs prévoir, dès maintenant, qu'elle sortira triomphante de l'horrible conflit d'aujourd'hui, de quelque côté que penche la victoire.

Avant cette guerre, il n'existait malheureusement pas de haute magistrature capable de la prévenir et d'imposer son arbitrage. Il n'existait, dans une petite ville de Hollande, qu'un palais de la paix, vide de pacificateurs efficaces. Mais il existait déjà, en Europe et dans les pays imprégnés de son rayonnement, c'est-à-dire dans tout le monde civilisé, un esprit public, dont les aspirations allaient nettement vers la paix et la liberté, l'une ne se comprenant pas sans l'autre. " L'homme libre dans la cité libre, les peuples libres dans une humanité libérée, chacun maître de son sort, la discipline acceptée et non imposée, une tendance universelle vers la pacification des

conflits, vers une tolérance mutuelle, vers un travail allégé, autant que possible, des exigences de la matière, un large courant démocratique, nul système absolu ni lourdement affirmé, de la bonhomie, de l'aisance, de l'aménité dans les relations d'homme à homme et de pays à pays, une soumission unanime aux lois de la justice, de l'honneur et de la politesse, l'ambition du mieux, une propagande mutuelle pour l'acceptation du devoir et l'allègement des misères humaines, une sorte de charité, qui implique l'égalité de tous les hommes entre eux, la soumission volontaire aux conditions de la vie et de la nature, telles que Dieu les a faites " (8) — telle était, au début de ce 20ème siècle, la conception de l'existence particulière et sociale la plus généralement répandue en Europe et en Amérique, ce qu'on pourrait appeler l'européanisme, par comparaison avec l'ancien hellénisme.

Or, les progrès de cet européanisme bienfaisant et pacifique n'auront pas été ralentis par les excès du militarisme prussien. Au contraire, non seulement les autres nations resteront dégoûtées d'une organisation capable d'amener d'aussi effroyables catastrophes avec la soudaineté d'un orage électrique; mais il est à présumer que la nation allemande elle-même, instruite par les deuils et la ruine, ne voudra plus se laisser jeter, par la volonté d'un seul homme, dans de pareilles aventures, il est à présumer qu'elle exigera une constitution plus démocratique, un contrôle plus réel sur les faits et gestes de ses gouvernants, qui seront ses ministres et pas seulement ceux d'un omnipotent kaiser. Selon toute probabilité, il en sera de même dans l'autocratique Russie. Je ne prétends pas que le gouvernement de ces deux pays en sera fortifié. Mais il est manifeste que les démocraties n'ont pas d'inclination pour la guerre. L'Europe étant tout entière démocra-

(8) Hanotaux. *Revue hebdomadaire*, 17 avril 1915, p. 321, 322.

tisée, nous aurons au moins une sérieuse garantie de paix, plus sérieuse, en tous les cas, que les expédients des socialistes, que leur fédération internationale des travailleurs, par exemple, dont la faillite a été si prompte et si lamentable dans les présentes circonstances.

* * *

La guerre développant, d'une façon si regrettable, les instincts féroces de l'animalité, on serait en droit de prédire, semble-t-il, qu'elle se fera de plus en plus rare, qu'elle finira même par disparaître, à mesure que la raison prendra le dessus et que notre race approchera plus près d'un idéal foncièrement humain. Sans doute, grâce à la diffusion de cet esprit de liberté et de tolérance dont je viens de parler, grâce à des traités d'arbitrage, à des fédérations entre peuples, à la fondation d'un tribunal international qu'il n'est pas téméraire d'espérer, on parviendra à préserver du fléau un nombre toujours plus grand de nations, toutes celles de l'Europe par exemple. Il s'agirait ensuite d'unir assez bien l'Europe avec l'Asie ou l'Afrique pour éviter également les querelles sanglantes entre ces vastes agglomérations (querelles dont il est facile de se figurer les épouvantables conséquences par le nombre des combattants qui s'y trouveraient engagés).

Réussira-t-on dans cette autre pacifique entreprise ? Aboutira-t-on enfin à organiser notre chétive humanité de façon à lui épargner la guerre ? (*) Hélas ! Tout porte à

(*) Me sera-t-il permis de noter encore une fois que, parmi les moyens de maintenir la paix, un des plus efficaces, sinon le seul, serait la médiation du pape. Voilà le tribunal international tout créé. Les nations civilisées n'auraient qu'à s'unir autour du trône pontifical pour donner aux sentences qui en tomberaient une force décisive et sans appel. Ce rôle de médiateur d'ailleurs, nombre de papes l'ont rempli dans le passé. Aujourd-

croire qu'en dépit de l'adoucissement des moeurs, qui continuera à progresser, nos successeurs sur la planète verront encore des régressions vers la barbarie, semblables à celle dont nous sommes témoins. Pour affirmer que la guerre disparaîtra, il faudrait pouvoir affirmer qu'un jour viendra où la cupidité, la convoitise du bien d'autrui, la haine, l'orgueil, l'esprit de domination seront déracinés du coeur des mortels.

Cette éventualité ne devant jamais se produire, il se rencontrera toujours des chefs orgueilleux et dominateurs pour illusionner leurs peuples, rendre inutiles les plus raisonnables expédients de pacification, et renverser les barrières les plus solides qu'ils auront mises au déchaînement de la guerre. Ces sortes de catastrophes pourront être espacées. Mais les passions des hommes ne s'en chargeront pas moins de réaliser la prédiction de Jésus de Nazareth, le plus pacifique des personnages qui aient foulé notre terre, dont la clairvoyance pourtant n'a pu s'empêcher de nous donner une guerre, affreuse et générale, comme signe précurseur de l'émiettement de notre petit globe et de la fin de la misérable race d'Adam.

Mais ne cherchons pas plus longtemps à pénétrer l'avenir et concluons nos réflexions par un dernier coup d'oeil sur le présent. Ce présent est triste. Toutefois, il n'est pas sans gloire, ni sans consolation. Nous regrettons tant de

d'hui Benoît XV ne demanderait qu'à marcher sur les traces de ses prédécesseurs, des Léon, des Grégoire, des Innocent, des Alexandre, des Urbain. Déjà il a eu quelques succès dans cette voie en obtenant l'échange des grands blessés, détenus prisonniers. Mais combien cette maigre victoire est au-dessous des aspirations de son coeur de père ! Qu'on ne s' imagine pas du reste qu'il veut d'une paix quelconque ! Il veut la paix certes, il la veut ardemment, mais une paix dans la vérité et la justice. Il n'empêche pas ses fidèles de se battre pour leurs patries respectives. Il a même toléré que les prêtres, convoqués sous les drapeaux par des lois violant les privilèges de l'Eglise, répondissent à l'appel de l'autorité civile. Nous savons comment ceux-ci se conduisent au feu. Ils prouvent amplement que le catholicisme est très compatible avec un patriotisme raisonnable.

jeunes hommes prématurément fauchés par les obus. Eux, pour la plupart du moins, ne pensent pas de même. Puisqu'il faut toujours mourir, se disent-ils, mieux vaut mourir ainsi ! Notre mort sert du moins à quelque chose, elle contribue à sauver la patrie. Ecoutez ce collégien de la classe 1917, écrivant à un de ses amis : " On rencontre rarement dans la vie l'occasion du sublime, ce sublime que tout jeune homme rêve. Puisque la guerre nous l'offre, cette occasion de vivre avec intensité, nous voulons faire la guerre. Nous voulons dépenser les réserves accumulées en nous, et il me semble que nous nous manifesterons tout entiers. " Cet appétit du sublime, cette faim de bravoure et de sacrifice, ce désir de dégager une personnalité puissante, de se réaliser tout d'un coup dans l'immolation, il n'y a que la guerre pour les éveiller ; et cela n'est-il pas assez beau, assez sain, assez ravigotant pour tout un peuple ? " Sainte guerre, s'écriait déjà Louis Veillot, en parlant de celle de 1870 — qui n'était cependant qu'un jeu d'enfant à côté de celle de 1915—sainte guerre, toute pleine de sacrifices qui, plus ils sont grands, mieux ils sont consentis ! guerre qui nous tire nous-mêmes de la triple fange des intrigues, des vils plaisirs et des séditions, pour nous ouvrir les plus nobles champs de l'activité humaine... L'air où depuis de longues années respirait le genre humain se purifie. Nous avons eu tant de misères morales, lu tant de livres, écouté tant de discours, il a été fait tant de serments ! Tant d'effrontés acteurs en tous genres sur la scène du monde, uniquement occupés de leur argent, de leurs vanités, de leurs jouissances, ont mis en circulation tant de maximes funestes ! Il était temps qu'il vînt des héros pour montrer qu'il restait, et en grand nombre, des âmes dont le sens divin n'est pas ébranlé."

Oui, ces héros, la guerre les a multipliés. On ne les trouve pas seulement au front. Ils sont dans tous les rangs de la nation, s'employant à guérir les maux innombrables qu'ils

ont devant eux. Les uns s'occupent des orphelins, les autres des veuves, ceux-ci des aveugles, ceux-là des mutilés, ces autres des soldats sans famille. Pauvres et riches rivalisent de dévouement pour qu'aucune infirmité ne reste sans aide. Un immense réseau de charité couvre le pays. Il ne s'y trouve plus de place pour l'intérêt et l'égoïsme.

Sans doute, de ce qu'elle suscite toutes ces initiatives généreuses, de ce qu'elle fait surgir des coeurs ces fleurs de vertus, la guerre ne perd rien de son horreur. Elle reste un fléau ; par elle-même elle n'est cause que de destructions et de deuils, elle n'est que l'occasion de ces actes de bravoure, d'héroïsme et d'amour que nous admirons. La peste et le choléra pourraient être une occasion semblable. Mais nous n'avons pas eu à choisir notre genre d'expiation et, puisque Dieu a choisi pour nous la guerre, nous l'en bénissons, non seulement parce que, nous ayant donné des biens, il lui était loisible de nous les enlever, mais aussi, parce que, tout en nous frappant, il veut bien purifier notre atmosphère et semer dans notre sol, si profondément labouré par les obus allemands, les germes d'une résurrection nationale et chrétienne.

M. TAMISIER, s. j.

Sir Louis-Hippolyte La Fontaine

SON RÔLE ET SON ACTION AU MILIEU DE LA TOURMENTE DE 1837-1838

DES événements qui ont précédé et accompagné l'insurrection de 1837 ce n'est pas notre intention de faire ici le récit, encore moins d'en entreprendre une étude approfondie et critique. L'admirable exposé que fait actuellement M. l'abbé Lionel Groulx de nos luttes constitutionnelles est plus que suffisant pour nous prémunir contre toute velléité de ce genre.

Et si nous profitons de la large hospitalité de la *Revue Canadienne*, c'est parce que nous espérons intéresser ses lecteurs en leur soumettant une série de documents inédits de l'époque, documents qui, révélés, pourront servir de matériaux pour l'histoire.

Ces documents — cela devrait suffire à en souligner l'importance et l'intérêt — sont tirés d'une volumineuse collection de manuscrits laissée à la *Société Historique* de Montréal par Sir Louis-Hippolyte La Fontaine.

Lors de l'insurrection, La Fontaine n'avait que trente ans. Avocat déjà très recherché, il possédait une clientèle nombreuse dans la classe la plus influente du district de Montréal et, depuis 1830, il représentait le comté de Terrebonne à la législature du Bas-Canada. A l'exemple de ses collègues de la Chambre, il s'était fait le champion des réformes administratives, réclamées depuis longtemps par la masse de ses compatriotes, réformes qui se heurtaient inutilement à la barrière infranchissable du Conseil exécutif aussi bien que du Conseil législatif, sa créature.

Aussi voyons-nous La Fontaine, à la session du mois d'août 1837—la dernière de la législature du Bas-Canada—, donner son appui à M. A.-N. Morin ⁽¹⁾ qui signifiait au gouverneur, lord Gosford ⁽²⁾, la détermination des députés de la majorité de refuser encore — c'était de mode depuis 1834 — tout subside à la Couronne, tant qu'elle n'aurait pas opéré la réforme du Conseil législatif, soit en le rendant électif, soit au moins en y faisant entrer une plus forte proportion d'hommes partageant les opinions de la Chambre d'assemblée.

Cette attitude audacieuse, mais parfaitement constitutionnelle, la Chambre d'assemblée l'assumait sous la menace des fameuses résolutions de lord John Russell adoptées aux Communes anglaises au mois de mars précédent, lesquelles, entre autres mesures coercitives, prescrivaient au gouverneur du Bas-Canada d'employer les deniers publics, sans le concours des représentants du peuple, pour solder les arrérages des cinq dernières années. En somme c'était de la part de la Chambre proclamer le grand principe que le corps exécutif doit être en harmonie avec le corps représentatif, principe qui, en Angleterre, était un axiome. Mais au Canada, simple colonie, où une véritable oligarchie détenait le pouvoir, craignait de le perdre avec la moindre évolution constitutionnelle, et était prête à tout tenter pour le conserver, on ne voulait pas reconnaître ce principe; bien plus, il était sans cesse repoussé

(1) Augustin-Norbert Morin, l'un des députés du comté de Bellechasse, 1830-1838; député du comté de Nicolet, 1841-1842; du comté de Saguenay, 1842-1844; du comté de Bellechasse, 1844-1856. Commissaire des terres de la Couronne dans le ministère La Fontaine-Baldwin (1842-1843), dans le ministère Hincks-Morin (1851-1854), et dans le ministère MacNab-Morin (1854-1855). — Mort juge.

(2) Gosford, Archibald, lord. Deuxième comte, fils aîné du premier comte. Lord lieutenant d'Armagh, 1832; fait membre du Conseil Privé et capitaine dans les Yeomen of the Guard, 3 septembre 1834; Grand'croix du Bain, 29 août 1835; assermenté gouverneur en chef et haut-commissaire du Bas-Canada, le 24 août 1835; départ du pays, 27 février 1838; terme d'office, 30 mars 1838; mort, 27 mars 1849.

et dénoncé comme démocratique, révolutionnaire, équivalent presque au crime de haute trahison.

Malgré sa répugnance avouée pour les mesures extrêmes imposées par lord Russell, Gosford répondit à ce refus des subsides par la dissolution du Parlement. Cela fit naturellement disparaître tout espoir de conciliation et provoqua une violente campagne de presse. Une série d'assemblées publiques eurent lieu, qui furent très mouvementées et même dangereuses. Puis, ce fut la destitution d'un grand nombre de magistrats et d'officiers de milice, et enfin, la création des associations ainsi dites des *Fils de la liberté* et du *Doric club* qui en vinrent aux mains à Montréal le 7 novembre. Finalement le gouverneur alarmé décréta l'arrestation *manu militari* des chefs canadiens, dont vingt-six étaient accusés du crime de haute trahison.

Cette tentative d'arrestation en masse des chefs, décrétée au milieu de novembre, provoqua la résistance que l'on sait : la fusillade inattendue de Saint-Denis (23 novembre), celle de Saint-Charles (25 novembre), et celle de Saint-Eustache (14 décembre), l'incendie et la mise au pillage du village de Saint-Benoît (15 décembre), avec cette conséquence que les prisons de Montréal, du 16 novembre au mois de janvier, se remplirent de prévenus politiques. Wolfred Nelson, qui commandait à Saint-Denis, Thomas-Storrow Brown, qui commandait à Saint-Charles, Louis-Joseph Papineau et le docteur O'Callaghan, Georges-Etienne Cartier, Jean-Joseph Girouard et autres chefs des patriotes étaient en fuite vers les Etats-Unis ou se cachaient dans les profondeurs des bois.

La Fontaine, comme il le dira dans un instant, "appréciant tous les faits et toutes les circonstances, se tenant à l'écart, exposé à des reproches d'anciens amis politiques, parce qu'il blâmait certaines étourderies qui pouvaient donner lieu de croire à des choses qui n'existaient pas", La Fontaine, disons-nous, crut de son devoir d'intervenir auprès du gouver-

neur pour l'engager à convoquer d'urgence la législature. Pour lui c'était le seul moyen efficace de maintenir la paix dans le pays, d'affaiblir l'indignation intense soulevée chez le peuple par le décret d'arrestation de ses représentants.

Cette intervention, il est important de le signaler, est en date du 19 novembre, c'est-à-dire, antérieure aux malheureux événements de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache. Elle prend la forme d'une lettre motivée à l'adresse du gouverneur, et c'est le premier document que nous trouvons dans les papiers manuscrits de La Fontaine. (3)

L.-H. La Fontaine

à

Montréal, 19 novembre 1837.

Lord Gosford.

My Lord,

Quelque déterminé que je fusse à ne jamais donner mon opinion avant qu'on me la demandât, cependant le tems est arrivé où il faut céder à l'urgence des circonstances. Ma position me le prescrit; et comme je n'ai jamais eu l'honneur de m'entretenir avec vous sur les affaires politiques du pays, j'aime à croire que vous regarderez cette lettre comme n'étant écrite que sous l'impulsion d'un devoir impérieux.

Il m'est inutile de remonter à la position respective du Gouvernement Exécutif et de la Chambre d'Assemblée, avant la dernière session du Parlement Provincial. S'il existait auparavant quelques malentendus sur la nature de la demande d'un Conseil Législatif électif, (question sur laquelle semblent rouler aujourd'hui toutes les difficultés), il ne pouvait plus en exister depuis cette session, puisqu'alors, et conformément à l'esprit des 92 résolutions, la Chambre a déclaré

(3) Notre historien F.-X. Garneau, et de même M. A.-D. Decelles dans *La Fontaine et son temps*, ne parlent pas de cette première démarche de La Fontaine auprès du gouverneur. Ils ne mentionnent que la deuxième qui eut lieu au mois de décembre suivant. L'un et l'autre émettent l'opinion qu'elle était venue trop tard.

formellement qu'elle ne prétendait pas en faire une *condition sine qua non*.

Il est bien vrai que deux ou trois membres ont exprimé, dans leurs discours, une opinion contraire; mais ils n'ont pas osé proposer un vote conforme à cette opinion. Loin de là, après que nous eûmes exprimé nos sentimens sur cette question Mr. Berthelot, Mr. Morin et moi, nous avons eu le plaisir de voir la Chambre en masse la partager, et déclarer par conséquent qu'elle ne ferait pas de l'octroi d'un Conseil Electif une condition *sine qua non* à la marche des affaires, sauf ensuite à convaincre le Gouvernement de Sa Majesté, que le principe électif appliqué à cette branche de la Législature est même devenu une mesure conservatrice. Cette déclaration, My Lord, en même tems qu'elle appuyait la condamnation portée par tous les partis politiques contre la composition du Conseil Législatif, renfermait aussi l'engagement solennel de la part des représentans du peuple, de reprendre l'oeuvre de la législation aussitôt qu'il y aurait eu un changement dans le personnel de ce corps. Et dans ce cas, après la tourmente politique qui agite le pays, entrer en session, c'était de la part de la Chambre prendre aussi l'engagement de voter au Gouvernement les subsides nécessaires. Au moins c'est là mon opinion, et je puis, sans crainte d'être démenti, assurer votre Excellence que c'est aussi celle de la presque totalité de mes collègues.

Par là, My Lord, la chambre d'Assemblée donnait une preuve non équivoque de ses dispositions à rétablir l'harmonie et la concorde, et de son désir sincère de faire fonctionner le gouvernement d'après le système actuel, quelque défec-tueux qu'il pût lui paraître. Par là, la Chambre présentait elle-même une voie franche et ouverte à la conciliation. C'était son voeu formel. Et quand à la suite de la dernière session, j'ai appris que votre Excellence devait faire une addition au

Conseil Législatif, je m'en suis réjoui en commun avec plusieurs de mes collègues ; et comme je n'ai jamais partagé tout le mécontentement personnel que les circonstances ont pu faire naître contre votre Excellence, il m'était permis à moi de croire sincèrement au rétablissement de la paix et de souhaiter que cet heureux résultat eût lieu sous votre administration.

Il est maintenant hors de doute que votre Excellence depuis la dernière session, a fait de nouvelles nominations au Conseil Législatif. Par l'adoption de cette mesure, en conformité à la déclaration de la Chambre d'Assemblée, votre Excellence semblait entrer dans les vues conciliatrices des représentans du peuple. Ce devait être pour nous, et en particulier pour moi qui n'avais d'autre pensée que celle de voir revenir la paix, un sujet de contentement bien grand que l'empressement que montrait votre Excellence de se rendre au voeu public.

Il eût sans doute été à désirer, My Lord, que quelques-unes des nouvelles nominations eussent été tout autres, même dans l'intérêt de votre administration. Mon respect pour la vérité m'oblige de vous dire que je n'ai encore rencontré aucune personne qui approuvât celles de Messrs. Bleury (⁴), Pangman (⁵) et Salaberry (⁶), et surtout celle de Mr. Lacroix (⁷). Mais je suis loin d'en rejeter le blâme sur vous. Je

(⁴) L'honorable Charles-Clément Sabrevois de Bleury, membre du Conseil législatif du Bas-Canada, du 22 août 1837 au 27 mars 1838 ; l'un des deux députés de la cité de Montréal, 1844-1847. Il avait été député du comté de Richelieu de 1832 à 1838. Décédé le 15 septembre 1862.

(⁵) L'honorable John Pangman, membre du Conseil législatif, du 22 août 1837 au 27 mars 1838. Décédé le 5 janvier 1867.

(⁶) L'honorable Melchior-Alphonse de Salaberry, l'un des fils du Héros de Chateauguay, membre du Conseil législatif du 22 août 1837 au 27 mars 1838 ; député du comté de Rouville, 1841-1842. Décédé le 27 mars 1867.

(⁷) L'honorable Janvier Dontaille Lacroix, membre du Conseil législatif, du 22 août 1837 au 27 mars 1838. Décédé le 15 juillet 1856.

crains malheureusement qu'il ne soit que trop vrai que votre Excellence repose une trop grande confiance dans certains individus. Au reste il n'entre pas dans le cadre de cette lettre de faire aucune réflexion sur le choix des personnes que votre Excellence juge à propos de consulter sur les affaires du pays. Une telle idée n'entre pas dans mon esprit. Mon devoir est de revenir au point principal, celui d'opérer la marche régulière de la Législature, et de parvenir par là au rétablissement de la paix.

Je ne sais si je serais justifiable d'ajouter foi au bruit courant que les changemens dans le Conseil Législatif ne sont pas encore terminés. Si c'était le cas, j'en serais on ne peut plus content; car votre Excellence, en appelant à ce corps certains individus que la voix publique désigne d'un commun accord, et qui même ont gardé pour ainsi dire la neutralité dans les dernières assemblées du peuple, calmerait les appréhensions qu'à fait naître le choix des personnes dont, à regret, j'ai été forcé de mentionner les noms. Dans ce cas, je puis assurer votre Excellence qu'elle pourrait compter sur la coopération cordiale de la grande majorité des membres de l'Assemblée à travailler utilement à l'oeuvre de la législation, et par ce moyen à resserrer les liens qui unissent la Colonie à la Métropole. Car quoique je sois un de ceux qui croient à l'indépendance de ce pays, et de nos soeurs colonies, dans un tems futur, d'après l'ordre naturel des choses, je ne la voudrais cependant que du consentement mutuel des deux parties et dans leur intérêt commun.

Quelque sujette à reproches que soit une partie des dernières nominations au Conseil, je n'hésite pas à dire à votre Excellence qu'il est à regretter que cette mesure n'ait pas été suivie d'une convocation immédiate de la Législature. Si cette convocation eut eu lieu, tous les yeux se seraient tournés vers le Parlement. L'agitation qui se déploie maintenant et qui

est naturelle aux Gouvernemens Représentatifs dans les grandes crises politiques, et qui, je ne crains pas de le dire, est interprétée et représentée sous un faux point de vue à votre Excellence, n'aurait pas eu lieu, ou aurait cessé immédiatement. Il n'y aurait pas eu lieu à l'adoption de précautions militaires qui, dans tous les tems, ne sont propres qu'à exaspérer l'opinion publique. On n'aurait pas la douleur d'avoir à regretter les conséquences funestes qui en sont la suite.

L'idée d'une révolution n'est entrée, j'ose le dire, dans la pensée d'aucune personne, pas même de celles qui aujourd'hui sont jetées dans les prisons. J'avoue que le ton d'acrimonie qu'a employé la presse de part et d'autre, et sans aucune exception, a pu au loin faire naître quelques soupçons à cet égard. Des mesures non criminelles en elle-même, mais blâmables d'après les circonstances et adoptées par les deux partis politiques, ont pu à l'étranger donner quelques prétextes de le croire. Mais je vous dois, My Lord, de vous dire la vérité à quelque prix que ce soit, et vous déclarer franchement que sans l'envoi de troupes dans les campagnes tout serait resté tranquille.

Encore même dans ce moment, si votre Excellence convoquait la Législature, j'ose vous assurer que tout rentrerait dans l'ordre. La marche des affaires reprendrait son cours naturel. On verrait renaître la confiance dans le Gouvernement, sans laquelle il ne saurait y avoir de sécurité durable, ni pour les gouvernans, ni pour les gouvernés.

Ce n'est pas, My Lord, que j'approuve tous les actes de votre administration. Je serois mécontent s'il y avait dans cette lettre quelque chose qui vous le fit croire ; car mon devoir m'obligera en tems et lieu de réclamer contre plusieurs de ces actes. Mais en même tems ne partageant pas la haine que les deux partis politiques semblent vous porter, il doit m'être permis, dans les circonstances actuelles, et même dans

l'intérêt de la paix et de votre administration, de vous dire la vérité pleine et entière. En le faisant, j'aurai rempli mon devoir devant lequel je ne reculerai jamais, quelqu'en soient les conséquences. Mais la paix avant tout ; je sais que mon pays et le gouvernement en éprouvent le besoin, et je ne vois que l'Assemblée du Parlement qui puisse nous donner et l'espérance et la certitude d'en jouir.

S'il m'était permis de vous dire tout ce que je pense, et surtout ce que je sais sur les causes des derniers troubles, particulièrement à Montréal, je ne doute point que l'âme honnête de votre Excellence ne fut saisie d'un sentiment d'horreur pour toutes les iniquités qui ont été commises. Je vous ferais voir en outre que tant que l'Exécutif accordera sa confiance à certains individus, soit comme magistrats ou autrement, la paix publique aura toujours à en souffrir.

Depuis longtemps, j'apprécie de sang froid tous les faits et toutes les circonstances. Je me suis même tenu à l'écart, exposé à des reproches d'anciens amis politiques, parce que je blâmais certaines étourderies qui pouvaient donner lieu de croire à des choses qui n'existaient pas. Mais je ne crains pas de dire que, dans la nouvelle commission de la paix, vous avez conservé dans la magistrature des ennemis jurés de votre Excellence, tandis que vous en avez destitués qui approuvaient même votre administration.

Si, depuis trois mois, votre Excellence eut résidé à Montréal elle aurait été plus à même de juger des faits ; et dans ce cas on n'aurait pas à déplorer les troubles qui ont eu lieu. Du moins je le crois bien sincèrement, persuadé, comme je le suis, qu'on trompe votre Excellence sur la nature de tout ce qui s'est passé ici.

Il m'est impossible, My Lord, de vous communiquer dans une lettre, tout ce que je pense sur l'état actuel du pays et sur les causes qui l'ont produit. Dans tous les cas je vous prie

de prendre en bonne part cette expression succincte de ma pensée. Je n'ai jamais fait l'officieux et ne le ferai jamais. Cependant je n'ai pu résister à l'impulsion d'un devoir que j'ai cru m'être imposé par les circonstances.

En terminant cette lettre, je ne puis trop répéter que, dans mon humble opinion, le seul moyen efficace de ramener la paix dans le pays consiste dans la convocation du Parlement. Car il vaut cent fois mieux régner par la confiance et l'amour des peuples que par la force.

J'ai l'honneur d'être

de votre Excellence,

Le très humble et obéissant serviteur,

(signé) L.-H. LAFONTAINE.

(vraie copie) L.-H. LAFONTAINE.

Cette lettre dut demeurer sans réponse puisque, deux semaines plus tard, nous voyons La Fontaine prendre le parti de se rendre auprès du gouverneur pour le prier de vive voix de convoquer la législature. Le 4 décembre il est à Québec, accompagné de M. James Leslie, représentant du quartier Est de Montréal. (^s)

Leurs pas et démarches sont mis en lumière dans les documents qui suivent :

(^s) L'honorable James Leslie, l'un des deux députés de Montréal-Est, 1824-1838; député de Verchères, 1841-1848; membre du Conseil législatif de la province du Canada, 1848-1867; secrétaire provincial dans le ministère La Fontaine-Baldwin, 1848-1851; nommé membre du sénat du Canada pour la division d'Alma, le 22 mai 1867. Décédé le 6 décembre 1873.

MM. L.-H. La Fontaine et J. Leslie,
à S. Walcott, secrétaire-civil du gouverneur.

Québec, 4 décembre 1837.

Monsieur,

Nous prenons la liberté de vous informer que nous sommes descendus de Montréal dans la vue d'obtenir de Son Excellence le Gouverneur en Chef une entrevue sur l'état des troubles dans lequel se trouve maintenant une partie du District dans lequel nous résidons. En vous priant de lui communiquer cette demande de notre part, nous devons vous faire observer que nous sollicitons cette entrevue en notre qualité de membres de la Chambre d'Assemblée.

Nous avons l'honneur d'être

vos très Hbles. Servts.

(Signé) L.-H. LA FONTAINE
J. LESLIE

S. Walcott, Ecr.
sec. : civil.

N. B. — Veuillez avoir la bonté de nous adresser la réponse à cette lettre, chez M. Berthelot, sur la place d'Armes.

(signé) L.-H. L.
J. L.

S. Walcott
à L.-H. La Fontaine et J. Leslie.

Castle of Lewis,
Quebec, 4 Déc. 1837.

Gentlemen,

Having submitted to the Governor in Chief your letter of to days date applying as members of the House of Assembly

for an Interview with His Excellency, I have the honor to acquaint you that His Excellency has been pleased to name the hour of one, tomorrow to receive you.

I have the honor to be

Gentlemen

your most Obedient Servt.

S. Walcott,
civil Secty.

L.-H. LAFONTAINE Ecr., M. P. P.

and

J. LESLIE, M. P. P.

Entrevue de Mess. LaFontaine et Leslie,
avec Lord Gosford.

Ce jour 5 Décembre 1837, nous nous sommes rendus auprès de Son Excellence à l'heure indiquée dans la lettre du secrétaire civil, en date d'hier.

Ayant communiqué au Gouverneur en Chef notre opinion que dans l'état où se trouvait maintenant le pays, le seul remède efficace pour rétablir la paix et l'harmonie, consistait dans la convocation immédiate de la Législature, Son Excellence nous a demandé si nous étions chargés de faire cette demande au nom de quelques uns ou de plusieurs de nos collègues, ou si nous ne fesions qu'exprimer notre opinion individuelle. Nous avons répondu que c'était là notre opinion individuelle, mais que nous avions raison de croire qu'elle était partagée par plusieurs de nos collègues, et entr'autres par plusieurs de ceux résidents à Québec. Là-dessus, Son Excellence a remarqué que cette proposition demandait une grande considération, et que si elle était faite par écrit, il y donnerait

immédiatement toute son attention, et communiquerait de même par écrit aux pétitionnaires sa détermination à laquelle il en viendrait.

Québec, 5 Décembre 1837.

L.-H. LAFONTAINE.

J. LESLIE.

L. H. LaFontaine à S. Walcott.

Québec, 16 Décembre 1837

rue St. Louis, No 1

S. Walcott, Ecr.,
sec. civil.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer cy-incluse, une pétition que plusieurs membres de la Chambre d'Assemblée adressent au Gouverneur en Chef. En vous priant de la transmettre sans délai à son Excellence, Je me soustris

Votre très obéissant. Servt.

(Signé) L. H. LAFONTAINE.

Pétition demandant la convocation du Parlement.

A Son Excellence le Très Honorable Archibald, Comte de Gosford, Baron Worlingham de Beccles, dans le Comté de Suffolk, Capitaine Général et gouverneur en chef dans et sur les Provinces du Haut-Canada et du Bas-Canada, Vice Amiral d'icelles, et un des Très Honorables Conseillers privés de Sa Majesté, etc., etc., etc.

Les soussignés, Membres de la Chambre d'Assemblée de cette Province, du Bas-Canada, par leur présente pétition,

Exposent respectueusement à Votre Excellence :

Que, déplorant bien sincèrement l'état malheureux dans lequel se trouve maintenant une partie de cette province, Vos Pétitionnaires n'aperçoivent d'autre remède efficace de rétablir la paix et l'harmonie, que dans la convocation immédiate de la Législature, convaincus comme ils sont, que le pays verra, dans l'adoption de cette mesure salubre, un gage de sécurité et de bien-être.

A ces causes Vos Pétitionnaires supplient Votre Excellence de vouloir bien acquiescer à leur présente demande, en convoquant la Législature de cette province sous le plus court délai possible.

Et Vos Pétitionnaires ne cesseront de prier.

Québec 5 Décembre 1837.

(Signé) VITAL TÊTU, M. P. P. (°)
 A. BERTHELOT, M. P. P. (10)
 H. S. HUOT, M. P. P. (11)
 LS. MÉTHOT, M. P. P. (12)
 A. C. TASCHEREAU, M. P. P. (13)
 P. M. BARDY, (14)
 L. T. BESSERER, (15)
 J. LESLIE,
 L. H. LAFONTAINE,
 A. GODBOUT, (16)
 J. F. DEBLOIS, (17)
 A. N. MORIN,
 J. A. TASCHEREAU, (18)
 HYPOLITE DUBORD, (19)

(Vraie copie)

L. H. LAFONTAINE.

(°) Vital Têtu, l'un des deux députés du comté de Montmorency, 1836-1838.

Le lendemain, 17 décembre, M. La Fontaine écrivait à M. Amable Berthelot de Montréal, son associé et confident : (20)

“ Nous avons adressé hier une pétition à Lord Gosford demandant la convocation du Parlement. Quatorze députés l'ont signée.

“ Lord Gosford nous avait dit de la demander par écrit. Nous sommes convaincus qu'il ne l'accordera pas, mais notre

(10) Amable Berthelot, l'un des deux députés de la ville des Trois-Rivières, 1824-1827; de la Haute-Ville de Québec, 1834-1838; et député du comté de Kamouraska, du 8 avril 1841 jusqu'à la date de son décès, le 24 novembre 1847.

(11) Hector-Simon Huot, l'un des deux députés du comté de Portneuf, 1830-1838.

(12) Louis Méthot, l'un des deux députés du comté de Lotbinière, 1830-1838; membre du Conseil législatif de la province du Canada, du 12 décembre 1848 au 16 octobre 1859, date de sa mort.

(13) Antoine-Charles Taschereau, l'un des deux députés du comté de Beauce, 1830-1838; député du comté de Dorchester, 1841-1844.

(14) Pierre-Martial Bardy, l'un des deux députés du comté de Rouville, 1834-1838.

(15) Louis-Théodore Besserer, l'un des deux députés du comté de Québec, 1833-1838.

(16) Alexis Godbout, l'un des deux députés du comté d'Orléans, 1834-1838.

(17) Joseph-François DeBlois, l'un des deux députés du comté de Bonaventure, 1835-1838.

(18) Joseph-André Taschereau, l'un des deux députés du comté de Beauce, 1835-1838; député du comté de Dorchester, du 15 septembre 1845 jusqu'à sa nomination comme juge le 23 juin 1854. Il fut solliciteur-général du Bas-Canada, pendant l'administration Draper-Viger, du 21 août 1845 au 21 mai 1847.

(19) Hippolyte Dubord, l'un des deux députés de la Basse-ville de Québec, 1834-1838; de la cité de Québec, 1851-1854, et de 1857 à 1860.

(20) M. Amable Berthelot, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le député de la ville des Trois-Rivières, après avoir exercé sa profession d'avocat avec La Fontaine pendant plusieurs années, devint juge de la cour supérieure à Montréal. Il est mort en 1893.

objet en envoyant tout cela en Angleterre est d'y faire croire que nous voulons au moins conserver la Législature, car nos adversaires remuent ciel et terre pour que nous n'ayons plus de Chambre d'Assemblée. Il est peut-être à craindre qu'ils réussissent si nous n'y prenons garde. Dans ce cas, nous deviendrons à coup sûr de vrais Acadiens. Ce sont ces considérations bien pénibles qui déterminent ma démarche coûte que coûte." (21)

Les prévisions de La Fontaine se vérifièrent à la lettre. Le gouverneur refusa de convoquer la législature, et un mois plus tard la suspension de la constitution était décidée en Angleterre. Au régime parlementaire imparfait que nous avions on substitua un conseil spécial que Lord Durham devait composer de personnages de sa suite, puis l'Union des deux Canadas fut imposée afin d'écraser l'élément canadien-français. Notre législature bas-canadienne ne devait renaître que trente ans plus tard avec la confédération.

Voici la réponse de Gosford aux pétitionnaires :

Castle of Lewis,

Quebec, 18th Dec. 1837.

Gentlemen,

I am commanded by the Governor in Chief to acknowledge the receipt, on the 16th Instant, of your joint address as fourteen of the Members of the House of Assembly, requesting the immediate convocation of the Provincial Parliament, and to acquaint you in reply that His Excellency, having deeply and anxiously considered this matter, has been unable to arrive at the conclusion that the meeting of the Legislature

(21) *La Fontaine et son temps*, par A.-D. Decelles, p. 24.

would, at this moment, be an advisable measure, or one likely to produce salutary results. ⁽²²⁾

It is an experiment open to so many and grave objections that His Excellency does not feel that he would be justified in attempting it. He regrets therefore that he cannot accede to your application.

I have the honor to be,

Gentlemen,

Your most obedt. Servant.

S. WALCOTT,

civil secretary.

Les pétitionnaires ayant échoué auprès du gouverneur, tournèrent les yeux vers la métropole, et La Fontaine, délégué par eux, au lieu de retourner à Montréal, prit immédiatement la route de Kennébec pour passer aux Etats-Unis et de là en Angleterre.

Le 6 janvier 1838, M. James Leslie lui écrivait de Montréal :

J. Leslie à L. H. LaFontaine,

Montreal, 6th Jan'y 1838.

My Dear Sir,

I received your letter of 23 December and hope you are now safely launched in the Atlantic Ocean and before the month elapses will be in London, using your exertions with the other friends of Canada in restoring peace and prosperity

⁽²²⁾ To Messrs. L. T. Besserer, J. Leslie, L. H. LaFontaine, A. Godbout, J. F. Deblois, A. N. Morin, J. A. Taschereau, H. Dubord, V. Tétu, A. Berthelot, H. S. Huot, L. Méthot, A. C. Taschereau, and P. M. Bardy — Members of the Provincial Parliament of Lower Canada.

to your native and my adopted land, which the late and unfortunate illjudged movement has so materially injured. A few days since Mr. Huot (²³) transmitted to me a copy of a document which he said would be signed by the Members of the Quebec District authorising you to represent their views in England, I immediately communicated it to my colleague for the East Ward (²⁴), the only member I could see and as the principal object seemed to be calling the Provincial Parliament together, he was averse to taking the responsibility of such a measure in the present state of the Country and would rather leave the whole to the Imperial Government. My own opinion coincides with his, as in fact we have no Constitution, the provisions of which can be put in force when it is considered for the advantage of the People; for their monies are seised without the consent of their Representatives and in this District the Laws have been entirely suspended by a Proclamation of Martial Law (²⁵), a law which no one seems to know exactly what are its provisions and which Lord Gosford has not thought fit to promulgate for the guidance of those whom he has consigned to its tender mercies. A full Bench have however declared, on the application for a Writ of *Habeas Corpus*, that the Government was justified in proclaiming it, and refused to issue the Writ as it would interfere with the operation of such a law. The arguments and authorities brought forward by Messrs Stuart and Walker in support of the application, and of the four judges for refusing it, will be published in some of the News-papers, and enable the jurists of Britain to form an opinion as to its validity. It must be equally applicable to the Mother Country as to a Colony, and Englishmen, I imagine, will feel astonished to

(²³) Hector-Simon Huot.

(²⁴) Joseph Roy, l'un des deux députés de Montréal Est, 1834-1838.

(²⁵) Le 5 décembre 1837.

learn that the Prerogative of the Crown can, without the sanction of Parliament, suspend the Constitution and the Laws and consign them to imprisonment or death without any regard to the rights they finelly supposed were secured by Magna Charta, the Banishment of the Stuarts and the settlement of the Crown upon the Hannoverian family. If the power is found to be inherent in the Sovereign and can be delegated to a Governor, then you will agree with me that our boasted Constitution is worth nothing; if a contrary opinion however prevails it is equally worthless as no provision is made for the certain and exemplary punishment of those who have so grossly violated it. When I went to Quebec along with you to urge the Governor to call the Legislature together I was prepared to make sacrifices to save the effusion of blood and restore peace and quietness to the Country, which I feel confident would have been the case if our suggestion had been attended to; but other advice was followed of those who were not satisfied with the loss of human life that had then taken place and were still anxious for more blood-if so I should think the slaughter at St. Eustache and the plundering and burning of St. Benoit must have satiated them. In the present state of the Country, judging from the addresses recently adopted, an early meeting of the Legislature might not be desirable, as the influence of fewer other Causes might affect the constituency and induce many Members to concede whatever the Executive might chose to demand. The address from Kamouraska is, I believe, the only one which, after expressing loyalty to the Queen and attachement to the connexion with Great Britain, alludes to the Grievances under which the Country still labours and prays for their removal. The others generally are filled with professions of loyalty to the Sovereign and attachement to the Mother Country, which are all very proper, without mentioning the complaints for-

merly urged by the same parties. Is it that they have disappeared or that the dread of fire and sword have made them afraid to express their opinion ?

The principal point to press upon the Colonial member would be a general Amnesty or if that cannot be obtained, then the immediate issuing of a Commission of Oyer and terminer for the trial of all those who are now confined on charges of Sedition and treason, and that the prisoners may be allowed to communicate with their friends and legal advisers — this would be nothing but an act of mere justice, for the manner they are treated is repugnant to British feelings and more in accordance with the system pursued in France previous to the Revolution. If the declaration of Martial Law is considered by the Ministry or Parliament illegal then the Military authority is an usurped Power and resistance to that cannot be unlawful — so that a number of those who are now in confinement would be innocent of any crime in opposing the troops. This might serve as an inducement to grant an amnesty. Some change or alteration in what is called our Constitution will no doubt be proposed, and, as it is probable you may be examined before a Committee, I would recommend you to look at the Constitution of Norway which will furnish I think many points of similarity to Canada in the manners of the People and many parts of their Constitution which it would be desirable for us to possess. You will find a very interesting account of that Country in the *Edinburgh Quarterly* for april 1837.

A union of the Canadas may probably be proposed ⁽²⁶⁾, and if on fair and equitable principles I see no serious objec-

(26) Les Anglais, à Québec et surtout à Montréal, avaient recommandé à demander l'union des deux Canadas. Ils députèrent à Londres, les premiers, M. Andrew Stuart, les seconds, MM. Moffatt et Badgley. Garneau, vol. III, p. 349.

tion to it. Care however must be taken that the representation is based upon population and that the heavy public debt of the Upper is not saddled upon the Lower Province. Everything is quiet at present in both Provinces except that McKenzie (²⁷) holds possession of Navy Island, with probably 5 or 600 men, of whom a considerable portion are Americans, and fears are entertained that it may endanger the peaceful relations now subsisting between the two Countries, as the sympathy is very great through all the adjoining States in favor of the Canadians, and invasion from Vermont is dreaded. This will shew the British Government I trust the policy of conceding our reasonable claims and preserving the connexion between the two Countries even if a war with the United States was to occur. Girouard (²⁸), Drolet (²⁹) and your colleague for Terrebonne surrendered themselves together with (nom illisible) and several of the Chambly Merchants and are now in prison and likely to remain until advices from London, as, I cannot think, they will in the meantime resolve to try them by the unknown Code Martial.

Since writing the foregoing I have just learned that a party from Cheppawa under the command of a Captain McNab (³⁰), of the Royal Navy had cut out of an American Port a Steamer which had been employed in taking provisions, etc. from Buffalo to Navy Island. The attack was made in the night and four Americans were killed and nine wounded, the

(²⁷) William Lyon McKenzie, le chef de l'insurrection dans le Haut-Canada.

(²⁸) Jean-Joseph Girouard, le fameux notaire de Saint-Eustache, l'un des deux députés du comté des Deux-Montagnes, 1830-1838. Décédé en 1856.

(²⁹) Joseph-Toussaint Drolet, l'un des deux députés du comté de Verchères, 1832-1838.

(³⁰) Plus tard Sir Allan-Napier MacNab. Président de la Chambre d'assemblée de la Province du Canada, 1844-1848; membre des ministères MacNab-Morin, 1854-1855 et MacNab-Taché, 1855-1856; président du Conseil législatif sous l'Union 1862.

vessel was set in fire and allowed to drift over the Cataract of Niagara. How the Americans will bear this aggression remains to be seen, the Militia of Buffalo had been called out and the news reached Albany in time to be communicated to the legislature of New York on the 2nd of this month, when the Governor opened the session. The rashness and imprudence of Governor Head ⁽³¹⁾ may embroil Great Britain in a ruinous and expensive war. I will occasionally write you when any thing interesting occurs and trust you will let me know how affairs proceed in Downing Stretts respecting this distracted Colony.

I am Yours very truly,

J. LESLIE.

L. H. LAFONTAINE Esq.

8th Jan'y — nothing new.

Dans le prochain numéro de la *Revue Canadienne* nous donnerons le texte d'une série de documents datés de Londres et de Paris, où La Fontaine séjourna pendant quelques mois avant de revenir au Canada au mois de juin 1838.

Montarville BOUCHER de LABRUÈRE.

⁽³¹⁾ Sir Francis Bond Head, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, 1836-1838.

“ Choses vues ”

A PROPOS DE LA GUERRE D'EUROPE

VIII

NOUS reprenons aujourd'hui, ainsi que nous l'annoncions dans notre livraison de décembre, la publication des “ Choses vues ” au milieu des horreurs de la guerre. Notre dernière série de notes, publiée en septembre, s'arrêtait aux premiers jours de juillet. Celle-ci va de juillet à la fin de septembre. Nos dévoués collaborateurs, M. le chanoine Desgranges et M. l'abbé Thellier de Poncheville, ne nous parlent plus que de ce qu'ils ont vu eux-mêmes. Car, depuis la fin de juin, ils sont tous les deux sur le champ de bataille, en qualité d'aumôniers. Chacune des communications qui suivent, on le constatera aisément, sont signées de leurs initiales, à l'un ou à l'autre. Nous savons bien que, par force majeure, nous sommes en retard de six mois. Nous savons encore que tous nos quotidiens sont remplis de ces récits de guerre depuis seize mois. Et cependant, c'est de l'inédit que nous donnons. Et ces récits limpides, si nets, si francs, si naturels — si terribles aussi dans leur sobre éloquence — tombés de la plume de ces deux prêtres de France, amis du Canada et aimés de nous tous, seront, nous en sommes certain, d'un poignant intérêt pour tous nos lecteurs. Ils connaîtront une fois de plus ce qu'il y a de valeur, de dignité, de grandeur et de vaillance dans l'âme française, dans l'âme catholique, dans l'âme sacerdotale. Sans recherches, sans apprêts, sans artifices, mais tout simplement avec des “ choses vues ” — mais quelles choses, grand Dieu ! — nos amis

arrivent, nous semble-t-il, à la plus réelle et à la plus solide éloquence. Notre *Revue Canadienne* s'honore hautement d'avoir à publier des pages si françaises, si catholiques, si sacerdotales, et en même temps d'une si belle tenue, si nobles et si vibrantes. — E.-J. A.

AU RETOUR D'UNE CHAUDE AFFAIRE. — 10 juillet. — Un de nos régiments revient de... où il s'est signalé par son exceptionnelle bravoure. Les divisions voisines, témoins de son oeuvre, l'en ont félicité. Cinq jours de bombardement dans des tranchées insuffisantes, où chaque homme devait creuser devant lui, en hâte, son abri ! Le ravitaillement presque impossible ! Un quart d'eau par soldat fut la seule boisson durant toute une journée, sous un soleil accablant. Pas de paille pour dormir ! Et malgré ces fatigues, un élan admirable de tous, des vieux territoriaux comme des jeunes conscrits, lors du signal de l'attaque. Plusieurs tranchées allemandes sont désormais à nous. Les aumôniers ont partagé les souffrances et les périls de leurs amis. L'un d'eux circulait dans ces boyaux étroits, la soutane ramassée dans ses pantalons, portant sur lui les Saintes Espèces, et les distribuait par petites fractions aux combattants. Avec quelques volontaires, il s'en allait la nuit, entre les lignes, recueillir les blessés et ensevelir les morts. Deux de ses confrères ont été tués à leur poste de dévouement. Un troisième agonise sur un lit d'hôpital, criblé de blessures. La croix de la Légion d'honneur sera bien placée sur la poitrine d'un des survivants de cette phalange héroïque qui se fit décimer au service de nos soldats.

Dans la joie de ce beau dimanche ensoleillé, un bataillon en armes vient s'aligner sur la grande place qu'ombrage une superbe allée d'arbres. — Garde à vous ! Le général commandant le corps d'armée entre en scène. D'une voix forte il fait exécuter les mouvements rituels, puis il passe en revue sa

troupe avec un large salut de l'épée devant le drapeau. — "Membres de la Légion d'honneur, à moi!" Les anciens décorés se détachent des rangs pour faire escorte à leur chef. Leurs nouveaux camarades s'avancent à leur tour. A chacun il remet ses glorieux insignes avec un mot qui vient du coeur. Il embrasse le colonel, en qui tout le régiment est récompensé : "Ce n'est pas une simple accolade que je vous donne, c'est un baiser fraternel!" Quand l'aumônier se présente, un jésuite, un lyonnais : "*Gesta Dei per Francos!* n'est-ce pas, monsieur l'abbé?" L'impression est profonde sur tous les témoins de la scène, sans en excepter le rabbin qui se tient près de ses confrères catholiques, en guêtres jaunes, culottes courtes, veston noir, portant à sa poitrine les tables de la loi, son emblème. Elle fait bien sur la soutane noire, cette croix de la Légion d'honneur, si noblement méritée, si modestement portée. Mais au cas où il eût été libre de choisir son titulaire, et tous les prêtres qui le suivent pensent de même, il eût préféré à ce ruban qui marque sa poitrine du signe des braves la cicatrice encore plus noble de ses amis qui sont tombés à ses côtés, empourprés de leur sang. Le bataillon s'en va en marche de parade, rythmée par les accents de la *Marseillaise*. Ils ont une tenue martiale, ces revenants de la terrible mêlée. Sous leurs traits tendus se laisse deviner cependant leur souffrance. Les capotes sont grises de poussière, les visages un peu las, décolorés. Les yeux ont gardé toute leur flamme. Pauvres chers enfants de France! Ils ont laissé tant des leurs dans la bataille d'hier! Combien tomberont encore à la rencontre prochaine, quand il faudra reprendre la marche meurtrière en avant! Ils retourneront se faire tuer, puisque la patrie l'exige. Leurs vies ne sont plus à eux! Qu'elle en fasse des martyrs, si leur immolation est nécessaire à son salut!

Le régiment n'oublie pas ses morts. Au lendemain de cette glorification militaire, un office religieux est chanté

pour eux dans une église du cantonnement. On me demande d'y prendre la parole. Le temps s'est assombri cette fois. Par une affreuse pluie qui pénètre ma pèlerine et recouvre de boue quatre kilomètres de chemin à travers champs, j'arrive. Mais en quelle tenue de prédicateur ! les chaussures lourdes de terre, la soutane relevée jusqu'aux genoux, le capuchon rabattu jusqu'au menton, ruisselant d'eau, noir et gris d'éclaboussures. C'est en ce triste apparat que le colonel me reçoit sous le porche. Jeune officier de mérite, courageux jusqu'à être téméraire—il charge d'ordinaire à la tête de ses bataillons—, il a devant lui, si la mort l'épargne, un splendide avenir. Les hommes ne peuvent entrer tous dans l'église, où ils s'entassent dans les bancs et debout dans les allées. Il en reste dehors sous la pluie. Dans les stalles, le général de division, le général de brigade, leur état-major, des officiers en grand nombre. Le chœur est orné avec goût. Tentures funèbres et faisceaux tricolores harmonisent leurs couleurs autour de l'autel. Au banc de communion, un simple cercueil, entre six cierges, recouvert du drap mortuaire sur lequel se déploie l'étoffe du drapeau.

La messe est chantée par trois prêtres du régiment qui se sont signalés dans l'attaque où tombèrent leurs camarades. Deux ne tarderont pas à recevoir leur récompense. Une maîtrise et une musique recrutées parmi les soldats gardent à cette réunion son cadre de guerre. Le sermon rappelle l'admirable mort des héros et le devoir de la prière pour leurs âmes montées vers Dieu. “ Il y a quinze jours, votre régiment était en pleine bataille. Son attitude y fut si magnifique que son retour au cantonnement eût dû être une fête de joie, d'action de grâces, si des ombres de deuil ne se mêlaient à cette lumière de votre gloire. — Vous avez abandonné des morts au fond des tranchées que votre vaillance a enlevées à l'ennemi. Ils dorment au seuil de ces plaines du nord où nos armées passe-

ront un jour dans l'élan de la victoire. Votre camaraderie militaire n'a pas voulu laisser un seul de ces cadavres sans sépulture. Ne laissez pas leurs âmes sans prières aux portes de l'éternité! Ils n'ont pas eu le bonheur de voir ici-bas les jours glorieux de la délivrance. Hâtez l'heure où ils seront associés aux allégresses plus triomphales du ciel... ”

A la sortie, je salue un jeune sous-lieutenant dont la tunique grise s'éclaire, elle aussi, de la beauté du ruban rouge. C'est un religieux, un assomptionniste. Il a conquis ses galons et sa croix par sa rare bravoure dont on ne compte plus les exploits. Ses vertus charmantes lui ont, en surplus, conquis l'estime de tous. Sa popote, où il m'entraîne, est présidée par un haut fonctionnaire d'un grand ministère, auprès duquel siège un instituteur. L'un et l'autre vénèrent leur camarade le novice, que l'on sent tout à fait à l'aise dans ce milieu. L'union sacrée n'est pas un mythe à cette table. En prenant congé de cette bande d'amis, si sympathiques malgré leurs variantes d'idées, je me mets à songer tristement : “ Mon cher Père, quand les mauvais drôles de l'intérieur vous sauront si hardi à vous battre, attendez-vous à ce qu'ils vous accusent plus que jamais d'être un moine ligueur et batailleur. Votre ruban gagné à défendre la terre française, c'est sur la terre d'exil qu'ils vous condamneront peut-être encore à le porter !”

(Abbé D.)

UN 14 JUILLET CHEZ LES POILUS. — *14 juillet.* — On nous avait annoncé un réveil en musique avec fantaisies d'artillerie exécutées par les voisins, de l'autre côté de la tranchée. Déception : rien ne trouble la paix de nos oreilles ce matin. La fête nationale s'ouvre sous un ciel bleu que n'assombrit aucune rumeur de guerre. Au milieu de ma messe cependant, le clairon signale la présence d'un avion ennemi. Une mitrailleuse française crépite, tout contre l'église, cherchant à le

mettre en fuite. Quelques paquets de mitraille dégringolent de là-haut dans mon voisinage. Si une bombe arrivait soudain jusqu'à l'autel? Je n'y pense même pas. Ces bruits plus violents que méchants sont à peine cause de distraction, étant devenus d'une telle banalité !

Le programme de la journée porte pour toute réjouissance une visite à notre poste de secours le plus voisin des Allemands. Allons voir d'un peu près ces messieurs ! Peut-être aurons-nous la chance d'arriver bien à point, s'ils tentaient encore, aujourd'hui même, de prendre nos Bastilles. Une auto traverse à rapide et prudente vitesse un plateau, sur la hauteur duquel nous sommes à découvert. Le Boche nous surveille de ces maisons et de ces arbres qui se profilent sur la pente, à un kilomètre de nous. Une salve de balles traverse parfois notre route. Cette salutation flatteuse ne nous est même pas accordée ce matin. Faut-il qu'ils soient de mauvaise humeur, pour être si calmes ! Un major, cicérone aimable autant qu'architecte ingénieux, nous fait les honneurs de son cantonnement où il dirige de vastes travaux de défense. Ce pays s'effondre de jour en jour sous l'avalanche des obus. Mais les caves se consolident et s'amplifient. On les a percées d'ouvertures qui les relient les unes aux autres. C'est un second village, une ville souterraine, qui s'étend de ferme en ferme, traversant la route, se déployant en long et en large sous les bâtiments en ruines. On circule à l'aise dans ces galeries profondes comme des galeries de mines. La chandelle qui nous éclaire fait apparaître au passage une armée de territoriaux habitués à travailler dans la nuit de cette monstrueuse taupinière. Braves gens dont la foi s'est ravivée en guerre, ils ont plaisir à voir une soutane au milieu d'eux. Ma petite distribution de souvenirs a grand succès : “ Merci bien, monsieur le curé, revenez nous dire bonjour! ”

Un établissement de bains-douches attend ces terrassiers

au sortir de leurs trous et nos combattants au retour des tranchées. Eau chaude, eau froide, à volonté, plancher en pente et à claire-voie pour l'écoulement des eaux, baignoires pour les officiers, baignoires pour les sous-officiers... ce luxe est offert gratuitement à tout amateur de régime aquatique, imposé même à tout poilu, par hygiène, à une infime distance de l'ennemi. Et ces bons civils de l'arrière, qui n'en ont pas tout autant, s'imaginent que nous vivons à l'état sauvage ! Passons aux cuisines. Montées sur roues, d'un transport facile et d'un tirage excellent, assez amples pour qu'on y fasse la soupe de 250 hommes, et leur rôti, et encore leur café tout ensemble, elles laissent loin derrière elles, sur le chemin du progrès, le vieux fourneau des ménagères. Quel gourmet n'enverrait leur menu ? L'odeur du fricot annonce un festin exceptionnel en l'honneur de la République : potage aux légumes, nouilles sauce tomates, veau, vin, café, cigare ! Les apprêts de ce festin expliquent la bonne humeur de nos troupiers, les gais conscrits de la classe 15. Il leur suffit de peu de chose pour être en joie. L'insouciance et le courage sont d'ailleurs, chez eux, vertus quotidiennes. Notre major nous cite des traits superbes de gaminerie héroïque à l'actif de ces poilus de 20 ans, qu'il aime à plein cœur.

L'église est encore solide et intéressante quoique ayant bien souffert du feu. Des hirondelles, trouvant l'entrée libre à toutes les verrières, y ont multiplié leurs nids. Le dimanche, elles ne cessent de voleter sous la voûte, pendant la messe, unissant au chant des cantiques la prière inconsciente de leurs cris légers. Sur le piédestal d'une statue de la Sainte Vierge, ornée de branchages encore frais, je relève des inscriptions de militaires touchantes dans leur confiance naïve : *“ Je te donne ces fleurs — Marie, souviens-toi de moi — Parmi ces ruines, protégez notre belle France. ”* Un autre prie pour sa fiancée et pour toutes les mères qui pleurent. Chers soldats

au coeur tendre, elle doit vous écouter avec un frémissement de pitié, la femme, bénie entre toutes les femmes, à qui vous venez confier avec cet élan filial le plus intime de vos secrets et de vos peines !

Je suis frappé, sur le chemin du retour, de l'invisibilité des lignes françaises et allemandes. La plaine se découvre au loin sans rien qui la marque d'un signe de bataille. Où sont donc les formidables retranchements de leurs hôtes innombrables ? Il semble qu'on franchirait d'un pas tranquille ce vaste espace libre. D'un côté, c'est la terre de France. De l'autre, c'est l'Allemagne. Entre les deux, rien, du moins rien qui apparaisse de l'observatoire tout proche où je me trouve. Plus on avoisine le front, moins les combattants et leurs armements se montrent. L'arrière regorge de troupes, de canons, de convois. Ici, c'est le désert, les hommes et les armes se sont terrés, la vie et la mort habitent dans ces trous qui ne se laissent même pas découvrir au regard du passant.

Triste fin de 14 juillet sous des rafales d'orage... Les fusées éclairantes ont beau déchirer les ténèbres, elles ne mettent pas à l'horizon les lueurs de joie des pacifiques lampions de jadis. Dans la nuit noire, me rendant à mon gîte, je croise un régiment qui monte aux tranchées. Il a déjà fait une douzaine de kilomètres pour venir de son cantonnement de repos. Les hommes ont leur chargement complet. La fatigue et la pluie les voûtent. En silence, tête basse, la jambe lassée, ils marchent toujours, résignés à reprendre une fois de plus l'interminable et rude corvée au prix de laquelle leur pays, à toute heure, est sauvé de la mort. Vers minuit, leurs yeux et leurs fusils recommenceront, pour une semaine, de faire bonne garde à cette frontière improvisée, rendue infranchissable par leur bravoure. C'est grâce à eux que je puis aller dormir. Que Dieu les soutienne, nos héros. Vive la France !

(Abbé D.)

UNE PROMENADE AUX TRANCHÉES. — *1er août.* — Il y a deux kilomètres encore jusqu'aux premières lignes. La consigne cependant est de quitter la route depuis longtemps repérée par les canons d'en face, et de se défilier par les boyaux sans faire inutilement *le zouave*. Celui où je m'engage a été chargé et approfondi pour permettre l'évacuation des blessés sur brancard roulant. Mon cheval et moi y passons à l'aise. Nos batteries sont disséminées au-delà de cette ligne, imperceptibles même à la courte distance où je suis. Pour donner le change, une vague mécanique au profil de canon se montre à moitié dans les hautes herbes d'un champ, à côté d'un artilleur, mannequin qui monte là sa garde stoïque depuis plusieurs mois. Les projectiles ne lui ont pas été ménagés. Les averses, plus périlleuses pour sa carcasse, l'ont bien un peu fait fléchir. Mais n'ayez crainte, il connaît la consigne de Joffre : il *tiendra bon*, lui aussi ! Nous voici dans une carrière où doit s'arrêter ma monture. Les piétons seuls sont autorisés à s'avancer plus loin. Au fond d'un large ravin s'alignent cuisines, réfectoires, chambres à coucher, salles de pansements, creusés dans le talus et aménagés avec soin. On me fait parcourir, une lanterne à la main, un long couloir qui rappelle les corridors des catacombes. Les pièces communiquent entre elles par l'intérieur. Au cas où un éboulement du terrain, provoqué par un percutant, obstruerait une des ouvertures, les ensevelis trouveraient encore une issue pour s'enfuir. La tranchée se fait plus étroite pour me conduire aux premières lignes. Elle reste élégante et commode. Le sol est empierré. De chaque côté, une rigole facilite l'écoulement des eaux qui vont se perdre dans des puisards établis tous les trente mètres. Des touffes de verdure et de fleurs champêtres pendent aux bords supérieurs, recouvrant le passage par endroits d'une légère voûte verdoyante et odorante. Tout à l'entour, la terre demeure en friche. Zone de guerre, zone de mort ! Plus de moissons, mais des trous, des terrassements, des tombes !

La nouvelle carrière où je pénètre abrite un poste de relai du service de santé. Deux prêtres brancardiens me présentent la casemate souterraine où ils logent. Elle est basse, obscure. Quelques troncs d'arbres servent de plafond, quelques bottes de paille remplacent le plancher. C'est pauvre, mais c'est propre. Est-ce assez décent pour y dire la messe ? Je les y encourage. Notre pays et nos âmes ont un tel besoin que la supplication de l'autel se multiplie ! Encore la tranchée, puis un troisième ravin, le plus spacieux, le plus habité. C'est une sorte de cirque en plein air, couronné d'une haute rangée d'arbres, avec son amphithéâtre qui s'ouvre en demi-cercle, ses installations alignées tout autour, son agitation amusante. Tout un peuple de soldats circule à travers ces baraquements curieux. Les corvées se font d'une allure tranquille, comme à la caserne. Les Boches sont cependant tout près. Mais, qui pense à eux ? Hors les périodes où leur musique résonne, on se croirait presque en pique-nique en ce sous-bois délicieux. Je pousse une pointe plus hardie — le mot ferait rire ici — dans la direction des avant-postes allemands. Par une brèche de nos murailles, le haut du corps caché derrière un arbre j'observe l'horizon. Cette ligne jaunâtre, à la lisière du bois qui nous fait face, ce sont *leurs* tranchées. Leurs mitrailleuses sont là, braquées sur nous. Leur haine est là, guettant notre minute de défaillance pour nous surprendre et nous écraser. Ce n'est qu'un arpent de terre, mais pour l'audacieux qui voudrait le franchir, quel effroyable abîme de mort !

Mon exploration achevée, sans résultat, je me replie vers l'arrière par l'*avenue Sébastopol*, car des noms de gloire sont badigeonnés en grosses lettres de couleur sur les parois des carrefours ainsi qu'aux boulevards de nos plus somptueuses cités. L'*avenue* longe une série de petits ermitages en planches, autour desquels grouille la réserve d'un régiment qui occupe cette partie du secteur. Agrémentées de visages un

peu plus noirs, nos troupes évoqueraient assez bien une vision de village nègre au jardin d'acclimatation. Les troupiers m'invitent à descendre dans l'intérieur de leurs appartements encombrés d'armes de guerre et d'ustensiles de ménage. Les lits ont tout le confort permis en ce lieu : sommiers en claies appuyées sur des poutrelles, épaisses couches de paille, traversins et polochons de haute fantaisie. Le plafond est particulièrement soigné. On a, il est vrai, sacrifié l'élégance à l'épaisseur jugée plus indispensable. Au-dessus des branches de sapins et des rondins de bois, d'énormes plaques de tôle veillent sur la sécurité des soldats. Les seuls adversaires dont la malveillance leur soit d'ailleurs redoutable, ce sont les taupes qui grignotent les parois de leur gîte, les araignées qui se laissent descendre du plafond dans la marmite à soupe ou sur le nez des dormeurs, et les rats, les rats noctambules, les rats sans nombre et sans pudeur, qui se livrent à de terrifiantes sarabandes dans tous les coins et se risquent en d'audacieuses patrouilles jusque sur les couchettes où reposent nos héros. Car, malgré la menace constante des mines, des obus, des attaques soudaines, les soldats goûtent à tour de rôle la douceur d'un sommeil bien mérité. Ils se disent mieux dans ces *cagnats* que dans les granges où ils retournent après leurs périodes de garde. Malgré leur éloignement du foyer et de l'église, une présence amie veille sur eux. Dans la muraille de terre à l'entrée de plusieurs chambrettes, j'ai aperçu un crucifix, une statuette, une image pieuse, encadrée parfois de petits vases de porcelaine qui donnaient à cette excavation un air de chapelle de pauvres gens. La bénédiction du Seigneur plane sur ces demeures et sur ces âmes. O bonne tranchée protectrice et sanctifiante qui retiens la menace de l'ennemi loin du cœur de la France et qui ouvres le cœur des Français à la vérité de Dieu! (Abbé D.)

C'est aujourd'hui dimanche, mais nous sommes aux avant-postes et il m'est impossible de dire ma messe. Il faut veiller les armes à la main. Ce matin à deux heures on est venu nous alerter dans nos gourbis. C'est au petit jour que les Boches ont l'habitude de tenter leurs attaques. Nous avons dû nous équiper rapidement et attendre les événements. Nous nous sommes allongés de nouveau, les cartouchières sous les reins, le fusil entre les bras et... les Boches nous ont laissé dormir ainsi harnachés! — Bientôt, je partais avec la corvée de ravitaillement, à travers un boyau pas très large mais très long. Une hotte sur le dos, un bouteillon à chaque main, de la boue jusqu'à la cheville... et mon esprit se reportait vers notre petite église. Je me représentais les habitués de cette messe matinale priant avec ferveur et pendant notre course à travers les boyaux de cheminement j'entendais d'ici la messe de là-bas et m'unissais aux miens pour le Saint Sacrifice. Ma hotte, chargée de pain, qui s'accrochait aux parois de la galerie souterraine, m'aidait à penser plus attentivement à Notre-Seigneur portant sa croix.

Au retour nous avons trouvé du travail à faire, du *boulot* comme on dit. Hier, un bombardement avait endommagé tant soit peu nos lignes téléphoniques. Nous sommes allés réparer les dégâts. Le fusil d'une main, la pioche de l'autre, nous voilà partis. Et pendant toute cette matinée de dimanche, j'ai pioché dur. Les manches de chemise retroussées, j'ai tappé comme un galérien. Les bons poilus qui passaient me disaient en riant: “ Eh bien! monsieur l'abbé, vous pourrez dire après la guerre que vous avez fait tous les métiers. C'est curieux, vous lancez la terre aussi bien qu'un terrassier ! ”

Mais si nous n'avons guère de répit aux avant-postes, je n'en ai pas davantage au repos. Le prêtre réparait alors et devient l'ami commun auprès duquel on vient chercher... un peu de tout, une médaille, un chapelet, un scapulaire, un mot

de réconfort... D'autres sont plus exigeants, ils veulent pour eux seuls une conversation, et une vraie, de une heure, deux heures même. Enfin! allez-y! cela fait du bien!

J'ai formé un cercle d'études avec les meilleurs de mes jeunes poilus. C'est une élite d'apôtres qui profite bien des leçons de la guerre et m'a demandé de l'aider à les méditer davantage pour éclairer leur apostolat. Puisse le bon Dieu se conserver beaucoup de témoins de cette trempe pour les conquêtes de demain à l'intérieur! (Abbé X.)

LA PROMENADE DE L'AUMÔNIER DANS LES TRANCHÉES. — 10 septembre. — Le colonel m'avait invité à venir le voir, de préférence à l'heure de son repas. — "C'est le seul moment où nous serons un peu tranquilles pour causer. Au bureau, je n'ai pas une minute de liberté. Toujours du monde, toujours du courrier, des rapports, des états. Ah! que notre paperasserie est admirable! Retenez bien mon pronostic. La guerre ne finira pas faute d'hommes, ni de munitions, ni d'argent, mais faute de papier. Nous ne respirons un peu qu'à table. Le temps de la soupe est sacré, même en temps de guerre. C'est entendu, n'est-ce pas? Un coup de téléphone pour m'avertir et votre couvert sera mis."—Trois jours plus tard, j'étais en vagabondage dans cette même contrée, libre de mon temps. Je demande la communication avec mon colonel et, aussitôt, à l'autre bout du fil, sa forte voix me répond: — Oui vous serez bienvenu à midi, mais nous vous garderons en otage jusqu'à dîner. Entre temps, vous irez voir mon régiment dans les tranchées. L'aumônier vous pilotera. Il est tout à fait bien, notre aumônier. Vous ne regretterez pas votre après-midi. A bientôt!

Mes dix kilomètres de bicyclette dans la poudre du chemin et le feu du soleil me sont bien payés par l'accueil presque familial que je reçois dès mon arrivée. Ce colonel est un chré-

tien de bonne trempe et de bonne humeur, à la figure ossense, encadrée de cheveux blancs et éclairée de la flamme qui pétille encore, malgré l'âge, en ses deux yeux. Une cordialité fraternelle et joyeuse règne entre eux tous. L'aumônier partage la vie de ce beau groupe d'officiers dont il a toute l'estime. Il dit le *benedicite* à haute voix. On aime l'entendre dissenter de sujets religieux, et nous racontons, l'un et l'autre, à table, quelques épisodes émouvants de notre ministère, auxquels ces soldats grisonnants s'intéressent comme un auditoire de retraites.

Le café pris, mon confrère me propose le tour obligatoire du propriétaire dans son domaine. Sa paroisse est en assez mauvais état, matériellement. Elle vaut mieux quant aux âmes. La moitié de ses hôtes militaires ont fait leurs Pâques, et parmi ces communicants la moitié réparait l'oubli d'une ou plusieurs années. L'église, mise hors d'usage par les coups de canon, devra être achevée par quelques coups de pioche après la guerre. Elle abrite encore une statue de Notre-Dame de Lourdes, demeurée intacte dans l'anfractuosité d'une niche toute criblée d'éclats d'obus. Les soldats l'entourent de vénération. Beaucoup viennent près d'elle réciter leur prière quotidienne. La messe se dit dans une bergerie moins endommagée. A plusieurs reprises, des 220 ont éclaté tout auprès, le dimanche, juste à la sortie de l'office. Personne n'a jamais été atteint. Nous descendons aux tranchées. Mon guide choisit pour sa promenade les bons endroits, ses coins affectionnés, où des amis seront plus heureux de notre visite et me donneront, à moi-même, bonne impression de leur régiment.

Quel brave coeur que ce commandant par lequel commentent les présentations ! Il gîte dans une niche souterraine, étroite, obscure, tapissée de cartes et d'armes de guerre, au milieu desquelles il a suspendu son crucifix. D'une physiologie énergique et bonne, il est bien le type du véritable offi-

cier de métier qui a foi en Dieu et en son sabre. C'est un habitué des retraites fermées. Il me parle avec joie de la maison de La Coquille, en Dordogne, et des prêtres qu'il y fréquentait. Par ses soins, une chapelle a été construite, près de son trou, en plein air et en pleine terre. Des fleurs toujours fraîches mêlent leur éclat au velours et aux franges des tentures d'église, pas trop défraîchies, qui sont venues s'utiliser dans ce sanctuaire. Un prêtre du bataillon y célèbre chaque matin le Saint Sacrifice. Le commandant remplit lui-même les fonctions d'enfant de chœur, à genoux dans la tranchée. Le dimanche, plusieurs autels s'improvisent aux carrefours des principaux boyaux, de manière à permettre aux hommes, qui s'alignent les uns derrière les autres dans plusieurs directions, d'entendre la messe et la parole religieuse qui leur est adressée.

Nouvelle causerie plus loin, dans une cave à bombardement. Un groupe de sous-officiers y joue au bridge avec frénésie. La partie s'interrompt à notre arrivée. L'aspirant qui préside les joyeux ébats de ses camarades laisse tomber les cartes et porte tout de suite la conversation sur les hautes cimes : le renouveau catholique, ce que deviennent nos jeunes amis les plus connus en toute la France, la grandeur du sacrifice demandé à notre génération et de sa tâche à venir au temps de la paix, la légèreté d'âme qu'on éprouve à vivre en ce perpétuel renoncement à tout le confort matériel... Cet élève-officier n'a que vingt ans, mais quel prestige il exerce déjà sur ses compagnons, tant il rayonne en lui de beauté morale, de douceur, de foi ardente aux beaux jours !

Dans le secteur voisin, un capitaine qui tient garnison à Grenoble m'interroge sur les syndicats féminins de l'Isère, dus à l'initiative d'une propagandiste catholique dont il admire le zèle intelligent. Un prêtre-infirmier m'entretient d'un projet de petite mission militaire à donner à son cantonne-

ment. Dans ce recoin de tranchée, en dépit des Allemands et de leurs bombes, des projets religieux s'échafaudent en chacune de ces rencontres amicales, pendant que près de nous défilent les cuisiniers, courbés et suant sous leur lourde charge, dans une atmosphère d'orage accablante.

Notre tournée s'achève à travers un village qui fut repris cet hiver par nos troupes. Il n'en reste guère que du néant. Voici la grande rue, me dit mon cicérone. Je regarde. J'ai peine à voir où passait cette rue, détruite, elle aussi, comme les maisons qui la bordaient. Il n'en survit qu'un pêle-mêle de terres soulevées et retournées, d'herbes folles, de déchets de constructions dont on ne distingue plus l'alignement. Sur les vestiges de ce passé, la guerre a tracé une route nouvelle, accumulé d'autres pierres, créé des ruines neuves sur de vieilles ruines. Le cimetière lui-même a été bouleversé, ses tombes éventrées par les obus, son sol fouillé et comme déplacé. Pas plus que les vivants, les morts n'ont pu conserver leur demeure. Dieu a perdu la sienne. L'église qui s'élevait là gît, tout écroulée, à travers les sépultures dont elle avait la garde, et qu'elle protège encore de ses débris. Ce cadavre de pierre semble veiller jusqu'au bout sur les cendres humaines qui lui furent confiées. La végétation de l'été a recouvert cette scène de sa luxuriance sauvage. Elle s'emploie à cacher aux hommes leur oeuvre désolée. Un printemps a passé depuis les grandes batailles dont ces lieux furent témoins, printemps de la terre française, toujours féconde, qui adoucit de sa grâce ces visions de deuil. Est-ce un symbole? Nous nous interrogeons, le soir, entre convives de la même table hospitalière, en échangeant nos impressions et nos adieux. “ Oûi, mon colonel, ayez confiance dans les lendemains de la guerre. La vie renaîtra sur nos tombeaux. Une saison nouvelle de vérité et de charité fera reflourir encore la foi dans notre France. Le monde sera visité et consolé par le printemps de Dieu! ” (Abbé D.)

UN SERVICE FUNÈBRE SUR LE FRONT. — 20 septembre. — Une auto du quartier-général est venue me prendre d'assez bonne heure ainsi que quelques chanteurs pour me porter à A... Le capitaine D... avait préparé, dans la chapelle de l'hospice des vieillards, un service funèbre pour 28 de ses bombardiers, tués à l'ennemi dans les récents combats de grenades et de torpilles. La chapelle gothique où nous devons célébrer l'office a été crevée, au-dessus de l'autel, par un obus, et largement éventrée sur la nef de droite. Un pilier est tenu en suspens par une poutre. Quelques planches masquent ça et là les trous béants. En dépit de cette glorieuse mutilation, l'édifice a conservé la grâce de ses lignes et de ses voûtes. Il a été soigneusement nettoyé et décoré de tentures et de drapeaux. Beau catafalque et brillant luminaire. J'organise la partie musicale. L'harmonium, excellent, est déposé dans une tribune, au fond de la nef. On a mis à ma disposition un acteur du théâtre de Toulouse qui possède une admirable voix de basse, un sous-lieutenant d'artillerie qui a été élevé à la maîtrise, adore le plain-chant et sait accompagner, un Frère des Ecoles chrétiennes à la voix robuste pour qui le lutrin n'a pas de secret, six prêtres brancardiens choisis dans mon groupe parmi les chanteurs les plus sûrs, enfin quelques artilleurs pieux. On examine la musique dont on dispose. J'arrête le programme et la répétition commence. Pendant ce temps, deux maréchaux des logis, l'un novice chez les Pères Blancs, l'autre, suisse à l'église de la Trinité, apprêtent l'autel et les ornements. Lorsque tout est prêt, le capitaine installe des sous-officiers en grande tenue, avec le nouveau casque, autour du catafalque. Ils se tiennent au garde-à-vous durant tout l'office. D'autres font disposer les officiers supérieurs de la division, le général en tête, dans de somptueuses stalles en bois sculpté. La chapelle est absolument comble. Je célèbre une messe basse tandis que le programme musical se déroule, dans

un recueillement parfait, avec l'accompagnement sourd des obus allemands qui tombent sur la porte de Baudimont et sur le quartier de la gare. A l'évangile, je lis les noms des 28 bombardiers décédés, avec les citations dont un grand nombre ont été l'objet, et je prononce une courte oraison funèbre qui se termine par une allusion aux attaques prochaines. J'ai rarement vu un auditoire plus grave. Pas d'émotion, ni de faiblesse, mais un saisissement profond, une héroïque résolution de suivre l'exemple de tous ces héros et de libérer enfin le sol de la patrie.

(Abbé D.)

LES DÉBUTS DE NOTRE OFFENSIVE EN ARTOIS. — 27 septembre. — Je me rappellerai longtemps ces quatre dernières journées. — Jeudi, tous les cantonnements avec lesquels je voisinais à W... , font leurs préparatifs de départ. C'est un bouleversement inimaginable de chevaux, de voitures, de cantines, de provisions et d'armements. On se dit *au revoir* avec un vrai serrement de coeur. Quand se reverra-t-on et qui reverra-t-on après la grande bataille qui a commencé déjà entre deux artilleries formidables? Nous avons constitué un groupe assez nombreux qui se réunissait après nos cérémonies religieuses. On s'aimait bien. On ne se quitte pas sans de vrais larmes lorsque s'achève, le soir, sous un orage épouvantable, notre dernier salut du Saint-Sacrement. Mon impression est d'autant plus pénible que je me sens subitement indisposé par une inflammation du tibia droit, celui-là même qui avait été comprimé sous le flanc de *Pompidore* et s'était vite remis. Or, dimanche dernier, en revenant de G... où j'avais donné une conférence aux troupes du Xe corps, comme je galopais sur *Diane*, ma guêtre droite fut frappée violemment par un projectile qui ne pénétra pas, mais me contusionna. Pressé et préoccupé, je ne m'arrêtai même pas et rentrai à vive allure. Deux avions étaient *marmités* au-dessus de moi. D'autre part,

on faisait des expériences de grenades dans un bois voisin... Tout cela occasionne des distributions abondantes d'éclats dont l'un m'aura touché. Je n'ai souffert ni le lundi, ni le mardi, ni le mercredi, et ai constaté seulement une rougeur qui s'étendait. Le jeudi, je marchais avec peine et éprouvais le soir un peu de fièvre. Vendredi matin, lorsque des artilleurs vinrent me dire que mon église était déjà aménagée pour recevoir des blessés, j'avais une pauvre jambe enflée et une fatigue générale, sans parler de l'ennui d'être en cet état la veille de la grande attaque, le jour même où je devais regagner A..., pour prendre ma place sur le champ de bataille. Deux majors m'ont successivement examiné et auraient voulu m'évacuer, tout au moins me maintenir au repos, dans ma chambre de W... J'ai passé la journée au lit, mais lorsqu'est arrivée l'heure où le médecin principal devait me prendre dans son auto, j'ai fait faire en hâte mes paquets par mon ordonnance et je suis parti pour A... Je ne pouvais me décider à quitter mes chers combattants à l'heure où mes encouragements leur étaient nécessaires. Si le mal empirait, je partirais après l'attaque, après avoir fait preuve de bonne volonté. Je me félicite d'avoir pris ce parti. J'ai pu tenir durant ces deux jours où 1,100 blessés sont passés entré mes mains et j'espère me remettre peu à peu de cette *ostéite*, comme disent savamment les majors.

Vous ne pouvez vous imaginer l'émoi de ce voyage à A..., vendredi, à la tombée de la nuit. La préparation d'artillerie, qui durait depuis cinq jours, redoublait de violence. Les routes étaient encombrées d'une façon invraisemblable par les ravitaillements et les renforts. Boue et pluie. Entraîn et émotion des combattants. Des hauteurs de W..., nous apercevons la ville et les lignes allemandes. Les éclairs des obus sillonnent l'horizon, se succédant parfois sans interruption durant cinq ou dix minutes. Nous voici dans la ville. Il y a

des canons partout. Nos artilleurs tirent sans discontinuer et les ennemis répliquent. C'est un vacarme assourdissant qui se reproduira toute la nuit. Impossible de fermer l'oeil. J'ai, à deux cents mètres de ma chambre, du 75, du 120, du 155, du 260. Les vitres claquent et la maison tremble. Notre rue est défoncée par une marmite ennemie. Je me lève tard, samedi matin. Le médecin-chef qui m'a examiné désire que je reste immobile tant que l'attaque d'infanterie ne sera pas déclanchée. Je peux me reposer jusqu'à cinq heures du soir et je viendrai alors à l'ambulance tandis que mon collègue occupera le poste de secours de l'autre côté de la ville. Attente angoissée. Bonne humeur pourtant. L'aspirine et quelques compresses m'ont regaillardé. Je déjeûne, la jambe étendue, avec mes collègues.

Les attaques d'infanterie sont préparées d'ordinaire par un tir d'efficacité. Non seulement tous les canons donnent, mais ils tirent avec une rapidité fébrile. Cette grande musique s'est déclanchée vers midi. C'était affreux et magnifique ! Il y avait, dans le rayon où nous pouvions entendre, plus de mille canons tonnant et crachant, avec des roulements de tonnerre et des rafales de fer. Tous les calibres, tous les modèles, tous les explosifs, toutes les détonations, tous les sifflements. Il était impossible de s'entendre, à moins de se crier un mot ou deux dans le tuyau de l'oreille. Victor Hugo raconte la musique aérienne des cloches de Paris le matin de Pâques. Ce concert de canons était singulièrement plus impressionnant et plus grandiose. Il résonnait à plein dans une ville. Il variait à l'infini les sonorités rares, puissantes et tragiques. Il affirmait la force française et soulignait aussi, avec une éloquence émouvante, la grandeur du drame qui commençait. Je n'oublierai jamais ces six quarts d'heure, qui se renouvelèrent d'ailleurs le lendemain, au même moment de la journée, préludant à une seconde attaque d'infanterie. Puis, il se produi-

sit une accalmie, quelques intervalles de silence, pendant lesquels on percevait le crépitement des grenades et de la fusillade. Pendant ce temps, les fantassins s'élançaient sur les ouvrages allemands, défoncés par les obus. Près de la ville, notre corps se trouvait en pivot. Il devait surtout retenir le plus possible de forces allemandes. Quelques bataillons seulement donnèrent l'assaut. Cela suffit pour jeter à terre, en quelques minutes, onze cents blessés.

Depuis 48 heures je les reçois à l'ambulance ces pauvres petits soldats, sanglants et exténués. Vous n'imaginez pas la tristesse de ce spectacle. Trempés de pluie, de boue, de sang, déprimés, affamés, restés parfois de longues heures sans secours, ils offrent le spectacle le plus pitoyable. Que de sang, que de blessures atroces, que de cris de douleur! Hier, l'un est mort dans mes bras. Ses jambes étaient broyées. Les deux souliers contenaient les pieds complètement détachés et déposés sur le brancard auprès de ce corps lamentable. Une horrible blessure déchirait la poitrine. Un beau visage encadré d'une barbe brune, très pâle, très doux. Je m'étais agenouillé près de lui. Il est mort en priant doucement avec moi. Beaucoup de ceux que l'on portait sur la table d'opération me demandaient de leur tenir la tête. Je les confessai et les administrai, tandis que majors et infirmiers découpaient avec des ciseaux leurs vêtements maculés et désinfectaient leurs plaies vives. Ce qu'il y a de très triste, c'est de retrouver, livide, sur un brancard, le grand garçon qu'on a quitté la veille, plein de vie. Certains m'appelaient par mon nom. Je ne les aurais pas reconnus. Ils avaient de la boue jusque dans les yeux. Ces pauvres soldats se confient au bon Dieu, dès qu'on le leur propose. Ils sont touchés du moindre témoignage d'affection. Ils sont heureux de voir leur aumônier. Tous ces sacrifices, toutes ces immolations ne peuvent être inutiles! Je crois à la vertu de la prière résignée de tous ces blessés

lamentables, fils de la terre de France, qui ont répandu leur sang pour la mère-patrie après avoir tant souffert pour elle depuis quatorze mois. Déjà des résultats heureux sont obtenus et nos troupes ont fait une avance notable au nord de la ville. Mais il faut poursuivre l'offensive et, pendant que je vous écris, la canonnade reprend de plus belle. Que saint Michel aide nos soldats !

(Abbé D.)

NOTRE OFFENSIVE EN CHAMPAGNE. — *Du 25 au 30 septembre.*—L'ASSAUT.—Avant le lever du jour, je pars aux tranchées, où nos régiments ont dû se rendre dans la nuit. L'attaque se fera dans la matinée. J'ai promis à quelques soldats de leur porter une dernière fois la communion. Peut-être sera-t-il possible de dire une messe dans un de leurs abris à bombardement. J'emporte avec moi mon autel portatif, c'est ma seule arme de combat, et, par précaution, une custode pleine d'hosties consacrées. Les bois que je traverse forment un vaste camp de concentration. Sous chaque bouquet d'arbre se devine une fourmilière militaire. Pour la première fois, des groupements importants de cavalerie s'aperçoivent dans cette zone, tout près du front. Ils mettent un frémissement d'espoir le long des routes. Pour quelle brillante chevauchée ces petits chasseurs sont-ils si joyeux de remonter en selle ? La pluie tombe depuis hier soir. Les chemins sont affreusement détrempés. Je marche avec peine dans la boue qui s'attache en mottes lourdes aux semelles. Nos fantassins écrasés déjà sous le poids de leur équipement, comment avanceront-ils en ce marécage ? Ils sont en retard. Partis à la nuit tombante de leurs bivouacs, ils ne sont pas rendus encore pour l'aube à leurs positions d'attaque où je croyais les rejoindre. Je les attends avec un peu d'inquiétude, troublé par la tristesse de cette humidité qui détrempe tout, les corps et les âmes. Ils arrivent. En quel état pénible à voir ! Ils sont épuï-

sés par huit heures de marche et de stationnements, sur les chemins encombrés. Leurs figures sont contractées par la fatigue du long effort, leurs épaules voûtées sous le sac trop pesant, leurs fronts mouillés de sueur et de pluie. Un émoi douloureux se lit à ces visages. L'heure de mourir est venue. Les plus insoucians n'ont pu se soustraire à cette pensée durant cette dernière étape silencieuse. Plus de rires dans leurs rangs, ni de chansons, ni de propos gouailleurs entre camarades. L'ennemi est là, tout proche. Les fusils sont braqués sur les parapets, où il faudra se montrer, debout, quand l'ordre fatal viendra. Il y aura des blessés, des tués en grand nombre peut-être. Lesquels ? Mes chefs, mon voisin, moi !... Les âmes les plus courageuses sont saisies par cette anxiété.

Je distribue au passage 1,500 insignes du Sacré-Coeur. Toutes les mains se tendent pour recevoir mon offrande. A peine 4 ou 5 la dédaignent-elles. Un colonel me demande comme les hommes le petit médaillon pour l'épingler à sa capote. " Que Dieu vous garde, mes bons amis ! Ajoutez une prière à ce souvenir religieux. La mienne vous accompagnera pendant que vous vous battez. Nous nous reverrons. Ayez confiance. Le bon Dieu vous aime. " Un gendarme, dont la consigne est d'arrêter les fuyards, m'aide à ramasser les emblèmes que la ruée a fait tomber de ma sacoche et les remet lui-même à nos combattants avec des mots d'encouragement affectueux. Nous sommes loin ici des procès-verbaux pour port illégal de ces emblèmes religieux ! Faute de mieux, je donne à chacun des derniers arrivants une poignée de main et un mot de sympathie. Beaucoup me répondent avec un remerciement affectueux.

Je ne puis songer, dans cet encombrement, à célébrer le Saint-Sacrifice. Un prêtre infirmier survient dans un boyau de communication où il fait plus calme. Nous nous agenouillons l'un près de l'autre, et mutuellement nous nous donnons

le saint Viatique divin. Passe un officier qui se découvre devant cette scène à laquelle il nous demande de l'associer. D'autres soldats viennent à moi, heureux de recevoir une absolution et une parcelle d'hostie. Plusieurs m'embrassent, me chargeant de leurs adieux à leurs familles. “ Vous écrirez chez moi que je vous ai vu avant l'assaut. — Si je tombe, vous me reconnaîtrez. — Oh ! monsieur l'aumônier, votre bénédiction me portera bonheur. ” Ce soir, j'en retrouverai sur le champ de bataille, pauvres cadavres exsangues. Dieu aura retrouvé leurs belles âmes aux portes du ciel !

Les minutes passent vite. L'attaque est fixée à 9 heures 15 : encore une heure. Les sections s'entassent en d'étroites parallèles où elles sont protégées contre le bombardement ennemi : l'officier assis en tête, près du couloir d'accès — les hommes accroupis, leurs armes en main, entre les deux parois de terre. Le ciel est sombre. Il pleut à grosses gouttes. Depuis trois jours, l'artillerie française crache son tonnerre de mort. Mais, en cette matinée, la canonnade reprend avec un acharnement terrifiant. Elle est folle de rage. Toutes les batteries semblent en feu. L'horizon est enveloppé de fumée. D'énormes colonnes noirâtres s'élèvent sur l'immense champ où va s'engager le corps-à-corps ; la terre tremble. On voit monter très haut et redescendre très vite les torpilles qui achèvent de démolir les retranchements de l'ennemi. Un lourd sentiment d'angoisse plane dans le tumulte de ce chaos...

9 heures 12. En avant ! Par les escaliers que le génie a ménagés cette nuit dans le talus des premières lignes, les régiments surgissent au-dessus de la crête. Un colonel déploie la soie brillante de son drapeau, bientôt percé de deux blessures. Vive la France ! La *Marseillaise* jette aux vents son chant passionné. Les notes stridentes du clairon font vibrer d'enthousiasme les coeurs. Il n'est pas besoin d'un ordre. Tous les hommes sont debout sur le talus. Pas une défaillance, pas un

flottement dans cette vague d'héroïsme. D'un seul élan, ils se jettent sur l'ennemi. Les voici déjà aux premières tranchées. A travers l'enchevêtrement des fils de fer bouleversés, des gabions éventrés, des mille débris de choses et d'hommes, route d'horreur et de gloire ouverte par nos canons, ils passent au pas de charge. Ils ne s'arrêteront plus. Leurs longues files s'engagent sur le second glacis, où le feu des mitrailleuses essaye vainement de ralentir leur marche triomphale. Encore une tranchée conquise ! La troisième n'est plus loin. Ils l'auront comme les autres. Ils iront jusqu'au bout, ces fantassins sublimes, les territoriaux retrouvant l'ardeur de la jeunesse, les conscrits de la classe 15 affrontant la mitraille avec l'intrépidité de troupes aguerries. Un officier supérieur qui les suit du regard près de moi se lève brusquement pour leur crier de loin, dans la tempête, avec émotion, son admiration enthousiaste : " Bravo ! " Toute la soirée, la progression se poursuit, sur un parcours de quatre kilomètres, au milieu des ouvrages ennemis savamment organisés, dans la plaine, à découvert, par les bois semés d'embûches, sous la mitraille effroyable qui tombe de toutes parts, à tout instant. En une demi-journée, les travaux de défense d'une année entière sont anéantis. Nos troupes savent à présent qu'elles sont capables de ce double succès. Elles attaqueront jusqu'à ce qu'elles soient définitivement victorieuses. En face d'elles, l'ennemi se renferme dans une plus timide consigne : résister jusqu'à ce qu'il soit vaincu. L'offensive, il n'ose plus la prendre ; c'est à grand'peine qu'il se maintient sur la défensive. Chaque coup de pioche ébranle le mur autrefois formidable. Chaque heurt accroît chez l'Allemand le sentiment de sa faiblesse. Chaque effort fait grandir notre assurance du succès. La pleine victoire viendra !

(Abbé Th. de P.)

DERRIÈRE LES TROUPES D'ASSAUT. — J'étais demeuré à mon

poste de secours les premières heures de la bataille, pour recevoir le long cortège de nos blessés. Dès le début de l'action, arrive un prêtre-soldat qui fait fonction d'aumônier dans un régiment. Une balle lui a traversé l'épaule. — “ Une bêtise, me dit-il. Je reviendrai dans huit jours. Mais j'ai laissé mes camarades dans la mêlée, sans secours religieux : mes deux confrères ont été touchés comme moi ! ” C'était sa seule plainte. Elle faisait ma joie. Une place est devenue libre au premier rang, plus importante que celle de l'arrière. J'y pars aussitôt. Nos troupes ont fait du chemin depuis l'attaque. Déjà passent sur leurs traces les renforts qui doivent consolider leur beau succès. Des ponts de bois sont jetés rapidement sur les tranchées conquises. Une piste aménagée au milieu des terres encore toutes chaudes de la bataille permet à nos 75 de suivre l'infanterie et de prendre de nouvelles positions de tir. La cavalerie s'élançe à son tour. Enfin ! “ Bravo les chasseurs ! Faites bonne besogne, vous aussi, et que Dieu vous protège ! ” C'est le grand, l'irrésistible mouvement en avant. Je me laisse entraîner dans le tourbillon de l'offensive. A perte de vue, le sol n'est fait que de trous, larges entonnoirs qui semblent creusés l'un dans l'autre. Depuis trois jours, notre artillerie a tout éventré, tout saccagé. De la première tranchée allemande il ne reste que des postes de guetteurs. Le reste est chaos, ruines, néant. Des cadavres gisent en masse sur ces tas de craie bouleversée. Je passe près d'un major assis à la porte de sa casemate, les yeux ouverts, sans blessure apparente, un léger filet de sang aux lèvres, une sueur froide au front. Près de lui, sur une table élégante, un colis à peine défilcé, où sont enfermés avec soin montre, portefeuille, cartes-postales, brochures illustrées. . . La mort a surpris ce malheureux dans l'inventaire de ses cadeaux de famille.

Ce n'est pas l'heure de s'attarder en pensées mélancoliques sur le sort des vaincus. Je franchis la seconde ligne. Des

territoriaux la réparent pour nous assurer là un abri en cas de recul; braves gens qui ne perdent pas leur calme ni leur temps, ils travaillent autant du couteau que de la pioche. C'est l'heure de casser la croute. Les cuisines sont loin, tandis que les réserves boches s'offrent en abondance, à qui veut s'en nourrir, du sucre en morceau — précieuse trouvaille! — des confitures, de la charcuterie, du beurre salé, des bouteilles de toutes les couleurs, du pain de seigle, le fameux pain K... , au goût maussade, aux teintes grisâtres, mais bon à prendre sur l'ennemi et que mes Normands dégustent avec un appétit redoutable. L'un d'eux tend sa tartine et m'invite à y tailler largement ma part. J'accepte sans plus de pudeur. A votre santé, les camarades! La joie de la victoire met une cordialité fraternelle entre tous les Français qui sont les ouvriers ou simplement les témoins de ce beau jour de fête. Je presse le pas. Le trajet est long, et la charité m'oblige de multiplier les arrêts près des blessés gisants sur la plaine. La plupart se sont pansés eux-mêmes. Réunis par petits groupes dans les excavations produites par de grandes marmites, ils attendent, sous la pluie, qu'on vienne les chercher. J'épuise, pour les reconforter, mes provisions d'alcool de menthe et d'elixir de chartreuse. On me signale un malheureux dont la jambe est brisée et qu'on oubliera dans le fossé où il gît, à l'entrée d'un bois, tout transi sous la toile de tente humide. Aidé de quelques artilleurs qui descendent de leur caisson pour me donner un coup de main, je l'emporte près de ses camarades. Les équipes de brancardiers ne tarderont pas à venir le prendre. Celui-là, du moins, sera sauvé. Les morts jalonnent le chemin de la victoire; je m'agenouille près de ces pauvres héros tombés dès leurs premiers pas. Le contenu de leur musette et de leur bidon me permet de secourir les blessés qui réclament à boire. Il est quatre heures. La nuit vient déjà. C'est pitié de les abandonner dans cette tristesse de l'ombre et de la

pluie. Leurs voix me poursuivent avec des appels déchirants : “ Monsieur l’aumônier, emmenez-moi. Dites qu’on vienne nous chercher ! ” Je rencontre un petit troupiier de mes amis qui court porter un ordre. Les balles l’ont respecté jusqu’à présent. Son coeur est en fête : “ Quelle journée pour mes 19 ans ! ” Il me demande à communier, là, en plein champ de bataille, dans cette fin de soirée glorieuse, pour remercier Dieu qui l’a protégé et a béni nos drapeaux.

A mesure que j’avance, les tirs de barrage allemands deviennent plus dangereux. La consigne est de se dissimuler sous bois. Au pas gymnastique, je traverse un vallon où l’ouragan s’abat avec violence. Quelques soldats, qui ont conduit des prisonniers vers l’arrière, me suivent, cherchant à regagner leur poste de combat. Nous nous abritons un instant pour nous orienter, dans un repli de terrain, sur la terre gluante. Mes compagnons ne se reconnaissent pas, en cette contrée nouvelle pour les yeux, dans la confusion de l’interminable pluie qui assombrit l’horizon. Une mitrailleuse nous prend de flanc. Les balles claquent bien au-dessus de nous. Mais elles annoncent que de ce côté les Allemands restent les maîtres. Pourrons-nous maintenir notre avance hardie ? Si nous allions être faits prisonniers, en cette extrême pointe ? Il est prudent d’aller se renseigner. Le régiment auquel je me rattache est un peu plus loin, au-delà d’une crête. Des fils de fer que je n’ai pas vus dans la nuit me jettent à terre. Crotté jusqu’au-dessus des mollets, je me relève sali maintenant de toute ma hauteur. Petite affaire en ce moment ! Le moindre morceau de plomb serait plus dangereux que cette masse de boue. Et il tombe autour de nous du métal plus encore que de l’eau. Enfin, je suis arrivé. Ma troupe s’est installée dans les *cagnats* d’une batterie allemande de 77. Les beaux canons avec leur riche réserve de munitions ! Et les coquettes *cagnats*, avec balcons, fauteuils, tapisseries, couchettes moelleuses, ins-

tallation de salle à manger succulente. . . Je croque sans scrupule du biscuit volé à nos voleurs. Quelle joie de se sentir chez eux ou plutôt de nous retrouver chez nous !

Dans une pièce voisine, un capitaine français agonise d'une balle dans le ventre. Je lui donne les derniers sacrements. Il baise avec piété mon crucifix et meurt entre mes bras. D'autres blessés se disent consolés par cette visite du prêtre, presque la seule douceur qui puisse venir à eux en ces refuges improvisés où tout manque encore et dans cette désolation de la longue nuit pluvieuse qui commence rendant plus difficile encore leur évacuation.

Je dénîche, pour prendre un peu de repos, une cave à munitions d'artillerie. Il y a place pour cinq, nous nous y entassons une douzaine. Tant mieux, nos vêtements sècheront plus vite dans cette chaude intimité. Des cires d'église, dérobées dans le voisinage sans doute, servaient de chandelle à nos prédécesseurs. Elles nous aident à disposer nos couchettes. Je m'assieds sur un sac de pommes de terre et prends pour oreiller deux paniers d'obus boches, vides de leur méchant projectile. Le grand Condé n'avait rien de mieux quand il s'endormait sur un affût de canon, la veille de Rocroi ! Malgré la fatigue, personne ne ferme l'oeil. Une de nos batteries est en position près de nous. Elle tire par rafales, presque à chaque minute. Quels coups de tonnerre ! " Dormez en paix, crie sa voix trop rude. Dormez, petits fantassins ! Je veille sur votre repos. Je vous protège d'une contre-attaque ennemie. " Vers minuit, se présentent de nouveaux blessés grelottants de froid. Nous leur cédonos nos places, presque toutes. Un infirmier complaisant me dénîche un vague coin dans un autre front. Des toiles de tente mouillées s'efforcent de sécher ma soutane transpercée jusqu'à mes os. Mais qu'est-ce que cela près de la souffrance héroïque de nos combattants et dans l'allégresse de cette journée de triomphe ! Je m'aperçois seulement que je n'ai

pas encore fait ma prière du soir. Elle tient en un mot, jailli du fond de mon cœur : *Deo gratias!* (Abbé Th. de P.)

EN PLEINE MÉLÉE. — Nous sommes au second jour de la grande offensive. L'attaque, brillamment commencée hier, samedi 25, va se poursuivre avec la même vigueur aujourd'hui. Je ne puis songer à dire ma messe. La rencontre d'un confrère me permet de communier. Un soldat s'associe à cette fraction du pain eucharistique, agenouillé près de notre groupe, sur l'herbe souillée de boue, pendant que les obus éclatent de toutes parts, cherchant à contenir nos troupes de renfort qui arrivent en longues colonnes pour un nouvel assaut. Ma place est au poste de secours d'un de nos régiments, sur une crête, à 800 mètres de l'ennemi. J'y remonte avec nos fantasins. A plusieurs reprises, je suis forcé de m'arrêter comme eux. Le passage est impossible tant le tir de barrage est dense à cet endroit. Et la position n'est guère tenable non plus. Percutants et fusants se multiplient en face de nous, derrière nous. Il semble que ces maudits projectiles s'abattent, chaque seconde, sur chaque motte de terre. Leur grondement ininterrompu est terrifiant. Mes voisins s'échelonnent en tirailleurs, couchés à terre et ramassés de leur mieux sous leur sac. De leur pelle portative, ils se hâtent de se creuser un abri. Je me jette dans un trou d'obus, dont le fond est une cuvette de boue. Accroupi dans cette vase, je peux suivre du regard la marche héroïque de ces formations qui continuent d'avancer par bonds, sous un feu toujours aussi redoutable. Je crie aux hommes qui passent à portée de ma voix que je vais leur donner l'absolution collective. A demi redressé, je trace dans l'air un grand signe de croix qui embrasse les troupiers en marche et leurs camarades blottis dans les creux du terrain, sans mouvement, sans parole, comme des cadavres. Il en est qui ne se relèveront pas : la mort viendra les saisir là où

ils se sont couchés. Une accalmie facilite l'achèvement de mon voyage. Au seuil du refuge de blessés où je me rends, un major m'interpelle. C'est un ami. Il se doute que je porte le Saint-Sacrement sur moi et désire, lui aussi, mettre sa vie sous la sauvegarde de Dieu. Son action de grâces se prolonge en conversation, dans sa casemate. Je m'y réchauffe — car le temps est resté humide — en m'affublant d'un bourgeron d'artilleur boche qui vient à propos compléter la fantaisie de mon accoutrement bigarré. Un casque en tête, ce justaucorps blanc sur une soutane maculée d'argile, ma croix sur la poitrine, deux bidons et deux musettes au flanc, des guêtres enduites de boue, un gros bâton de pèlerin à la main, je dois avoir une vague allure de brigand transformé en missionnaire! Malgré ma tenue hétérodoxe, j'entre au poste du colonel. C'est un belvédère improvisé qui domine admirablement les horizons où se poursuit la bataille. On se croirait dans une première loge d'opéra. Sous nos regards se déploie un superbe panorama de guerre, pour lequel—n'était le bombardement de la mitraille—on paierait cher sa place. Le régiment avance toujours. Il est là-bas, à mi-côte, s'approchant pas à pas du bois qui couronne la hauteur et d'où il va déloger l'ennemi. Le colonel ne le quitte pas des yeux. Il n'enlève ses jumelles que pour suivre sur la carte la progression de la manœuvre et dicter des ordres. Près de lui se tiennent en permanence un capitaine d'état-major, un commandant d'artillerie, des téléphonistes, des agents de liaison, tout un peuple d'auxiliaires auquel la précipitation des événements ne laisse guère de repos.

L'offensive se poursuit hardiment. Des ordres sont donnés, minute par minute, d'un mot bref, avec un sang-froid merveilleux. Conduits par cette main énergique et sûre, les hommes gagnent méthodiquement du terrain. On les voit monter, tomber, se cramponner à un talus, passer au-delà. Que

c'est beau et terrifiant ! L'artillerie allemande doit soupçonner la présence d'un chef en nos parages. Son ouragan nous enveloppe. Je descends plus à l'abri, sous terre, au fond d'un réduit qui sert de salle à manger aux anciens maîtres de céans. Dans leur fuite empressée, ils ont abandonné leurs couverts sur une planchette fixée au mur et leurs provisions dans les armoires. Je lis sur une pancarte le nom d'un officier d'approvisionnement : *Kaffe*. Ce gaillard devait connaître son affaire ; il fait joliment la nôtre. Car le cuisinier du colonel, qui a hérité de ces réserves alimentaires, m'offre un excellent repas froid, prélevé sur le garde-manger boche. Il m'annonce en outre, comme une nouvelle victoire française, qu'il s'est emparé de cinq poules vivantes, que ces messieurs tenaient en captivité au fond d'un coffre. Elles ont chanté, paraît-il, à l'arrivée de nos troupes. Le chant de la délivrance sans doute !

Je reviens au milieu de mes blessés. Les obus m'y suivent. Ils font trembler la frêle paroi qui nous abrite et, derrière elle, nos pauvres infirmes qu'effraie cette menace toute proche d'un nouveau malheur. Un tir régulier est dirigé sur nos positions que l'ennemi connaît bien puisqu'elles ont été les siennes. Des éclats frappent à notre porte et à nos fenêtres ; nous les barricadons avec des planches. A genoux devant un malheureux qu'il soigne sur le plancher, mon major, sans s'arrêter dans son pansement, me dit à haute voix : “ Monsieur l'aumônier, notre dernière heure est peut-être venue. Donnez-nous l'absolution. ” J'invite ceux qui ont foi en mon ministère à se découvrir et à se signer. Tous, infirmiers et blessés, répondent à mon désir. Ils se découvrent. Ceux qui le peuvent s'agenouillent. Je prononce les paroles qui remettent les péchés. J'y ajoute des invocations à haute voix. Pendant dix minutes, ma prière se mêle au vacarme effroyable que font les coups de la mort, frappant avec fureur à nos côtés. Puis le silence se rétablit. Le danger passe. Dieu soit béni !

Cette demi-trêve nous vaut une recrudescence de blessés qui peuvent enfin sortir de leurs cachettes et accourent se faire soigner. En quel état pitoyable ! Un bras complètement décharné, broyé, comme anéanti ; un ventre ouvert, dont s'échappent les entrailles ; des jambes aux os émiettés ; des faces balafrées par les entailles profondes, sanguinolentes . . . Tous ont soif, soif d'un peu d'eau qu'il est difficile de leur procurer, soif de réconfort moral aussi. Ils parlent de leurs femmes et de leurs enfants avec des mots qui déchirent le coeur : " Ma pauvre Marie, si tu me voyais en cet état ! Après treize ans de bonheur, te quitter ainsi ! Mes chers petits que je ne reverrai plus . . . ! " Seules les pensées chrétiennes apportent un adoucissement à cette désolation qui demeure, humainement, sans remède.

A cinq heures, il fait déjà noir. L'interminable nuit commence sans que la bataille finisse. Les coups de feu s'échangent toujours avec le même acharnement. Les camps sont si rapprochés, l'obscurité si épaisse, qu'on ne sait plus ce qui se passe dans ce sombre chaos où la terre et le ciel eux-mêmes semblent confondus. Que devenons-nous ? Où en sommes-nous ? Ce crépitement tout proche, est-ce le signal d'un assaut décisif contre la tranchée où se brise depuis hier notre offensive ? Est-ce une contre-attaque allemande, s'effectuant avec des troupes fraîches contre nos régiments épuisés ? Une division de réserve débouche sur notre plateau. Elle est venue à marches forcées. A peine arrivée, on l'engage dans l'action. Déjà des victimes tombent, avant d'avoir vu l'ennemi. Les autres disparaissent dans les ténèbres, s'enfoncent vers la ligne de feu. Combien reviendront vivants ?

Toute la nuit on se bat. Toute la nuit des plaintes, des cris à la porte de ma demeure. L'équipe des infirmiers que j'accompagnais s'est repliée un peu à l'arrière. Je reste seul dans mon baraquement où affluent encore des blessés. Quelle

nuit! “ A boire! Maman! Emmenez-moi. Ne me touchez pas! Ah! que je suis malheureux? Ma jambe, ma jauvre jambe! ” Des supplications au dedans, des cris d'appel au dehors: “ Y a-t-il un médecin ici? Vite, un pansement. Asseyez-moi. Je meurs... ” Où caser cette multitude souffrante? Le plancher en est rempli, jusque sous les banquettes... On vient me chercher pour relever un artilleur allemand qui agonise depuis deux jours à quelques mètres de nous. C'est un soldat courageux. Il a refusé de se rendre. Il s'est laissé frapper contre son canon, ayant tiré jusqu'au bout et débouché ses projectiles à zéro. Renversé par un coup de baïonnette en pleine poitrine, il râle depuis deux jours, le dos contre le sol. Nous manquons de place pour héberger nos camarades qu'on pourrait sauver encore. Rien à faire pour le moribond, sinon de lui donner une prière et demain une sépulture. En revenant, je découvre dans un refuge voisin cinq blessés qui attendent depuis trente-six heures, sans secours, sans boisson. Deux morts gisent à côté d'eux. Nos brancardiers vont et viennent sans répit. Ils avancent lentement. La route est mauvaise ; plusieurs kilomètres en terrain détrempé et marmité. Et l'on signale encore d'autres Français demeurés sur le terrain, entre nos lignes, ou plus loin encore, dans les fils de fer, contre les lignes allemandes. Une mitrailleuse qui nous prend de flanc fait passer un frisson de mort sur toute l'étendue à explorer. Plusieurs sauveteurs ont été atteints pendant qu'ils accomplissaient leur ministère de charité. Comment venir plus vite en aide à nos héros ? Seigneur, ayez pitié de ces souffrances pour lesquelles les dévouements humains se sentent impuissants !

(Abbé Th. de P.)

A travers les Faits et les Oeuvres

La guerre. — *Statu quo* en France et en Russie. — Dans les Balkans. — Ecrasement de la Serbie. — Retraite des Alliés sur Salonique. — Le problème grec. — Attitude du roi Constantin. — Ses explications. — Le double péril de la Grèce. — Une prompt intervention l'en eût peut-être préservée. — Aux Dardanelles. — En Mésopotamie. — La campagne italienne sur l'Isonzo. — Rumeurs de paix. — Les dispositions de l'Allemagne. — Le moment lui serait trop propice. — Un article de M. Hanotaux. — Nouvel accord des Alliés. — Pas de paix distincte. — La réponse allemande. — Discours du chancelier Von Bethmann-Holweg. — Audacieuses affirmations. — La responsabilité de la guerre. — Paroles réconfortantes du général Gallieni. — Nouveaux efforts des Alliés. — Un conseil militaire conjoint. — Incidents désagréables au Parlement britannique. — Au Vatican. — Le consistoire. — Le pape et la paix. — L'indépendance du Saint-Siège. — La session américaine. — Au Canada.



OICI comment l'on peut résumer les opérations de guerre durant les dernières semaines : *statu quo* sur le front russe ; *statu quo* sur le front français ; écrasement définitif de la Serbie avant que les corps expéditionnaires des Alliés aient pu la secourir efficacement, et, comme conséquence, retraite de ces derniers vers Salonique, en territoire grec, où ils reçoivent des renforts en hommes et en armements et se préparent à repousser le choc éventuel des armées bulgares et austro-allemandes.

La question qui se pose en ce moment plus que jamais est celle de l'attitude de la Grèce. Il est certain qu'elle se trouve dans une très fâcheuse et très embarrassante position. Elle est placée entre deux feux. Les Alliés ont déjà à Salonique une armée considérable, composée de troupes solides et aguerries. De plus — et cela est capital — ils tiennent la mer par

leurs flottes, et peuvent, à un moment donné, bombarder les villes, ravager le littoral, et infliger le plus désastreux blocus au petit royaume hellénique. D'autre part, si les Bulgares, les Autrichiens, et les Allemands, entrent en Grèce pour essayer d'écraser l'armée franco-anglaise, le territoire grec est envahi et soumis à toutes les horreurs d'un conflit sanglant, même si le gouvernement d'Athènes déclare qu'il persiste dans sa politique de neutralité. Dans une entrevue récente avec un journaliste américain, le roi Constantin a signalé avec beaucoup de force tout ce qu'une telle situation a de complexe et de critique pour son pays. Apparemment il a parlé avec sincérité, déclarant qu'il a été guidé uniquement par son désir de faire éviter à son peuple des désastres inévitables, quel que fût le parti qu'il embrassât. Le passage suivant de l'interview est caractéristique :

“ Mais, est-ce que Votre Majesté n'a pas reçu de l'Allemagne l'assurance que l'intégrité du sol grec serait respectée? ” demanda le correspondant. — “ Certainement, répondit le roi, et j'ai reçu la même assurance de la part des Alliés et de la Bulgarie. L'Allemagne a donné cette assurance pour elle-même et pour ses alliés. Mais cela n'empêcherait pas les armées germano-bulgares, comme mesure de nécessité militaire, de poursuivre les Français et les Anglais se retirant sur le sol grec. La Grèce deviendrait alors une seconde Pologne. Je suis certain de cela aussi. La certitude que les frontières de la Grèce seront rétablies après la guerre ne rebâtira pas les villes et ne compensera pas mon peuple pour avoir vécu dans la misère pendant des mois, des années peut-être. Pourquoi les pouvoirs de l'Entente me traitent-ils comme si j'étais le roi d'une tribu du centre de l'Afrique et pour qui les souffrances de son peuple ne comptent pas. J'ai pris part à plusieurs guerres et je sais ce qu'est la guerre. Je n'ai pas besoin de savoir si elle peut être justifiée honorablement. Mon peuple

n'en a pas besoin et nous ne nous jetterons pas dans le tourbillon qui secoue l'Europe. ”

On ne saurait nier qu'il n'y ait dans cet exposé quelque chose de plausible. Constantin peut, sans doute, avoir des arrière-pensées. Encore faut-il admettre qu'il est dans une position difficile. Sans avoir voulu la guerre, la Grèce se voit exposée à la subir. Mais n'y aurait-il pas précisément, dans le double péril qu'elle court aujourd'hui, un argument en faveur de ceux qui auraient désiré la faire marcher, dès le début, au secours de la Serbie, son alliée de 1913? C'était là ce que voulait M. Venizelos. Le roi des Grecs fait bon marché de cette opinion. A une question du correspondant américain de la presse associée, qui lui demandait si l'ancien premier ministre ne représentait pas vraiment la volonté du peuple grec, il a répondu vivement :

“ Je vous assure que non. Quand le peuple réélut Venizelos, ce fut pour sa personne et non pour sa politique. La grande masse du peuple grec ne veut pas entendre parler de la politique étrangère de Venizelos. Le peuple aime Venizelos, il l'a élu, mais ce serait une grande folie de dire que, parce que le peuple a élu Venizelos, il a accepté en même temps par son vote de voir jeter la Grèce dans le gouffre de la guerre européenne. Les Grecs n'ont pas fait cette bêtise. La guerre est la dernière chose dont ils ont besoin. Demandez-leur et ils vous le diront. ”

Tout ceci est fort bien. Le roi a substitué sa politique à celle de M. Venizelos. Mais aujourd'hui voici la Grèce menacée quand même de servir de champ de bataille aux armées ennemies. Il en serait peut-être autrement, si elle avait pris l'attitude voulue par M. Venizelos, c'est-à-dire si elle avait agi de concert avec la France et l'Angleterre pour secourir la Serbie. Quatre ou cinq cent mille soldats grecs, joints à cent cinquante ou deux cent mille franco-anglais, et

liant leurs opérations avec celles de trois cent mille Serbes, n'auraient-ils pas changé la face des choses? Sans compter que l'entrée en scène de la Grèce aurait probablement déterminé celle de la Roumanie. Et alors la Serbie était sauvée et la Grèce restait intacte. Le roi Constantin est-il bien sûr que la politique de son ancien premier ministre était aussi aventureuse qu'il le prétend ? Et son germanisme n'a-t-il pas fait dévier son jugement? Quoiqu'il en soit, la situation balkanique est grave; elle est grave pour la Grèce, elle est grave pour les Alliés.

Ceux-ci ont à se préoccuper en même temps de leur expédition des Dardanelles. Maintenant que la voie de Constantinople est ouverte aux Teutons, ils peuvent aller prêter main forte aux Turcs, et rendre intenable la position des troupes franco-anglaises sur la péninsule de Gallipoli. Il y a aussi les opérations de la Mésopotamie. Les troupes anglaises qui s'avançaient vers Bagdad par la vallée du Tigre ont récemment subi un échec, et ont dû rétrograder jusqu'à Kut-el-Amara, où elles tiennent tête à l'ennemi. Enfin les Turcs, sous la direction d'officiers allemands, préparent une nouvelle expédition contre le canal de Suez et l'Égypte. Mais on affirme qu'ils vont se heurter à des positions formidables. Pendant ce temps, les Italiens continuent leurs attaques contre Goritz, dont les Autrichiens défendent les ruines avec acharnement, parce que cette place est la clef de Trieste et de l'Illyrie. Comme on le voit, la guerre fait rage de tous côtés, elle embrase l'Europe et l'Asie, elle sévit de l'Occident à l'Orient. Le monde civilisé a-t-il jamais assisté à un aussi gigantesque conflit ?

* * *

De temps à autre, cependant, des rumeurs de paix sont mises en circulation. Chose étrange, c'est généralement de

source allemande qu'elles proviennent. Récemment on les faisait remonter au prince de Bulow. Des journaux apparemment inspirés, en Suisse, en Hollande, et ailleurs, déclaraient que l'Allemagne était prête à mettre fin aux hostilités. Des feuilles allemandes elles-même publiaient des articles à ce sujet. Voici en quels termes M. Hanotiaux commentait ces tentatives, dans le *Figaro* :

“ Le fait que des propositions ont circulé dans les chancelleries est avéré. L'intervention de certains neutres ne peut être niée. Les tentatives de pression sur l'opinion, notamment par voie de groupements socialistes à tendance internationale, sont du domaine public. Nous nous sommes trouvés une fois de plus en présence d'une manoeuvre savamment conduite, et qui relève du dicton “ *is fecit cui prodest* ”. Cette campagne a coïncidé avec l'impression produite par l'entrée en ligne des Bulgares et par les difficultés qui en ont été la suite dans les Balkans. Evidemment, on cherchait à profiter de l'espèce de surprise et du désarroi causés par ces faits dans quelques coins pessimistes, pour essayer de faire accepter chez les Alliés l'idée d'une paix boiteuse et mal assise, permettant aux empires allemands de souffler et de se refaire. En portant l'attention sur ces événements à lointaine échéance, et sur je ne sais quelle appréhension absurde provenant du spectre asiatique bruyamment agité, on la détournait des événements considérables qui avaient si vivement impressionné l'opinion allemande : la défaite de Tahure et l'échec de la campagne de pénétration en Russie. Les batailles de Champagne et de l'Artois étaient des victoires incontestables, qui avaient établi l'ascendant moral des troupes alliées sur le front occidental, et qui constituaient la défaite de la troisième grande pensée de l'état-major allemand ; Paris, Calais, Pétrograd. Pour faire oublier ces graves échecs, on lançait une colossale conception d'une marche triomphale sur Constantinople avec

défilé et fanfare. L'opinion allemande renaissait à l'espoir. Et les badauds de l'autre camp sentaient défaillir leur maigre courage. L'Allemagne arrive alors avec ses propositions de paix. Voilà les incontestables simultanités. ”

Il est certain que les circonstances présentes seraient les plus favorables possibles, du point de vue allemand, pour entamer les négociations de paix. L'Allemagne occupe la Pologne et la Belgique. Elle est campée dans plusieurs provinces russes et dans plusieurs départements français. Elle vient d'écraser la Serbie. Elle fait figure de victorieuse et de dominatrice. Les Alliés, au contraire, se trouveraient placés dans les conditions les plus désavantageuses. Ils auraient tout à demander à l'Allemagne, enflée de ses succès, et rien à lui offrir. Avant de négocier, il leur faut des victoires actuelles. Tel est le sentiment qui prévaut justement dans les conseils de la Quadruple Entente. Et c'est ce qui lui a dicté le renouvellement de l'engagement pris au mois d'octobre 1914. Voici le texte de la déclaration signée à Londres, au commencement du présent mois :

“ Le gouvernement italien ayant décidé d'adhérer à la déclaration que les gouvernements anglais, français et russe ont signée le 5 septembre 1914, et que le cabinet nippon a approuvé le 19 octobre 1915, les soussignés, dûment autorisés à le faire par leurs gouvernements respectifs, déclarent ce qui suit : Les gouvernements français, anglais, italien, japonais et russe s'engagent mutuellement à ne pas signer une paix distincte pendant la guerre actuelle. Les cinq gouvernements s'accordent sur le fait qu'à la discussion de la paix aucun des Alliés ne posera de conditions sans l'assentiment préalable des autres. ”

Evidemment, la signature de ce document était une réponse aux rumeurs mises en circulation par la presse germanophile. Sa publication a mis fin à ces dernières. Et elle a

aussi manifestement influé sur l'attitude du gouvernement germanique. On a pu s'en convaincre à la lecture du discours prononcé par le chancelier Von Bethmann-Holweg devant le Reichstag, le 9 décembre : " Aussi longtemps que la conduite criminelle et l'ignorance des hommes d'Etat se joindront à la confusion de l'opinion publique, a-t-il dit, ce serait folie pour l'Allemagne de faire des propositions de paix qui n'abrègeraient pas mais prolongeraient le conflit. Il faut d'abord démasquer ces hommes. A présent, ils parlent d'une guerre d'annihilation contre nous. Il faut faire entrer ce fait en ligne de compte. Des arguments théoriques en faveur de la paix ou des propositions ne serviront de rien, ne nous rapprocheront pas du but. Si nos ennemis formulent des termes de paix compatibles avec la dignité et la sécurité de l'Allemagne, alors nous serons prêts à les discuter. Pleinement conscients de nos succès militaires inébranlables, nous déclinons toute responsabilité relativement à la continuation du malheur qui afflige l'Europe et le monde entier. Personne ne peut dire que nous continuons la guerre parce que nous désirons encore conquérir tel ou tel pays. "

Le chancelier allemand semble oublier un fait capital. Qui a voulu cette guerre? Qui l'a déchaînée sur l'Europe? Ce n'est ni la France, ni l'Angleterre, ni la Russie. C'est l'Autriche, probablement soufflée, et, dans tous les cas, appuyée par l'Allemagne. Les Alliés ont tout fait pour éviter ce conflit. Toutes les affirmations et toutes les dénégations audacieuses du ministre de Guillaume ne pourront obscurcir la vérité. Dès 1909, l'Allemagne et l'Autriche ont failli faire éclater la guerre. En 1913, l'Autriche et l'Allemagne auraient hâté d'un an la conflagration actuelle, si l'Italie n'avait fait manquer le coup. Et en 1914, c'est en se ruant sur la Serbie, avec l'assurance d'avoir l'Allemagne derrière lui, que le gouvernement autrichien a forcé la Russie à mobiliser contre la

monarchie austro-hongroise. On sait quels efforts l'Angleterre a faits, même à ce moment, pour empêcher la guerre, et quelles dispositions pacifiques a manifestées la Russie jusqu'à la dernière minute. Le gouvernement russe a été acculé à des hostilités qu'il eût voulu éviter. La France, mise en demeure d'abandonner son alliée, a été attaquée par l'Allemagne. Et cette dernière, en égorgeant traîtreusement la Belgique, a rendu impossible l'abstention de l'Angleterre. Les équilibristes de la critique soi-disant impartiale ont beau dire : " Tout le monde prétend avoir raison, il est impossible de discerner où est la vérité. " C'est faux. Tout le monde n'a pas raison, et il y a une vérité indiscutable qui sera proclamée par l'histoire. L'épouvantable guerre actuelle est le fait de l'Allemagne et de l'Autriche. Il est véritablement indignant d'entendre le chancelier allemand s'écrier : " Nous combattons pour la protection de notre vie et de notre liberté. Cette guerre est une guerre de défense pour la nation allemande et pour son avenir. " Audacieux mensonge ! Cette guerre, déchaînée par l'Allemagne et l'Autriche, est une guerre d'ambition et de domination teutoniques. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la France, la Russie et l'Angleterre succombaient aujourd'hui, ç'en serait fait de la liberté du monde.

* * *

En dépit des événements récents, on peut espérer qu'il n'en sera rien. Les Alliés semblent déterminés à redoubler d'efforts. Nous aimons à reproduire ici les paroles réconfortantes, prononcées dans une interview par le général Gallieni, ministre de la guerre dans le nouveau cabinet français : " Quelles sont mes raisons inébranlables d'espérer en la victoire de la France ? a-t-il dit. Ce sont celles de tous les Français. Nos ennemis ont été incapables d'atteindre le but essen-

tiel de toutes les guerres, la destruction des forces de l'adversaire. Au mois de septembre 1914, quand nous avons arrêté et repoussé l'offensive allemande, l'ennemi avait perdu la partie. La victoire donnait en effet aux Alliés le facteur essentiel, le temps, ce qui nous a permis d'organiser les opérations effectives de nos ressources qui sont maintenant infiniment supérieures à celles de l'ennemi en hommes et presque inépuisables en matériel grâce à notre maîtrise des mers. L'issue est fatale pour les empires du centre. Rien, sauf le manque de ténacité de notre part, ne pourrait les sauver. »

Ce ne sont pas là de simples paroles. En voici un corollaire effectif. Le gouvernement français vient d'appeler sous les drapeaux la classe de 1917, ce qui va ajouter à l'armée 400,000 jeunes hommes.

En Angleterre, d'autre part, la campagne de recrutement poursuivie par lord Derby paraît avoir été couronnée d'un entier succès. Durant les deux derniers mois, on porte à deux millions le chiffre des enrôlements. Et comme auparavant, d'après une déclaration de M. Asquith, il y aurait eu trois millions d'hommes levés pour former ce que l'on a appelé les armées de lord Kitchener, l'Angleterre se trouverait donc à avoir enrôlé cinq millions d'hommes depuis le commencement de la guerre. Et cela sous le régime du volontariat, sans avoir été forcée de recourir à la conscription. Il n'y a pas à le contester, c'est là un prodigieux résultat, même s'il fallait en rabattre quant au total. De son côté la Russie se prépare à faire entrer en ligne au printemps une nouvelle armée de trois ou quatre millions d'hommes. Pendant ce temps la fabrication des munitions est poursuivie en France et en Angleterre avec une activité de plus en plus grande.

Enfin, ce qui doit être de nature à inspirer plus de confiance dans le succès ultérieur des Alliés, ce sont les moyens adoptés pour assurer la coordination plus parfaite de leurs

efforts. Nous avons mentionné, le mois dernier, la formation d'un conseil de guerre conjoint, composé de membres des divers gouvernements alliés. On a de plus constitué un conseil militaire central où figurent des représentants des grands états-majors français, anglais, russe, italien, belge et serbe. Une première réunion de ce conseil militaire a été tenue à Paris le 6 décembre, sous la présidence du général Joffre, récemment nommé commandant suprême de toutes les armées françaises, avec des pouvoirs encore plus étendus que ceux qu'il possédait déjà comme généralissime.

Nous devons signaler ici le changement survenu dans le haut commandement de l'armée anglaise. Sir John French a sollicité son remplacement, après seize mois de campagne ininterrompue. On s'est demandé s'il n'y avait pas, en réalité, quelque désaccord entre lui et le ministre de la guerre britannique, lord Kitchener. C'est Sir Douglas Haig, général du premier corps d'armée anglais, qui succède au maréchal French.

* * *

Au parlement britannique, un incident désagréable vient de se produire. Le ministère a présenté un projet de loi pour ajourner les élections générales jusqu'après la guerre. Sir Edward Carson a combattu la proposition de ses ex-collègues, et il a semblé être l'écho de plusieurs représentants unionistes. Là-dessus, M. Bonar Law s'est levé et il a vigoureusement répondu au chef orangiste. Après avoir revendiqué la responsabilité du *bill* d'extension parlementaire, il a ajouté, comme leader du parti unioniste, que, s'il ne pouvait plus compter sur l'adhésion de ses amis, il donnerait sa démission. Cette ferme attitude a fait sensation. L'incident dénote un état d'esprit qui s'était déjà manifesté par certaines manœuvres. On a essayé de rallier un groupe de dissidents sous le

nom de " parti national ", avec Sir Edward Carson comme chef. Sir Charles Beresford en serait un des leaders, ainsi que lord Milner, Sir Henry Dabziel, et quelques autres. Un journal de Londres, le *Morning Post*, a pris une attitude favorable à ce mouvement, et demandé la retraite du cabinet de coalition, qui se serait montré inférieur à sa tâche. La saine opinion anglaise, nous l'espérons, repoussera cette tentative. Où trouvera-t-on les éléments d'un gouvernement plus fort que le cabinet actuel? Où sont les parlementaires supérieurs en talent, en expérience, en force intellectuelle, en capacité administrative, à MM. Asquith, Balfour, lord Kitchener, Lloyd-George, Lansdowne, Sir Edward Grey, Bonar Law, lord Crewe, Austen Chamberlain, etc. ? Dans le moment actuel, le présent ministère de coalition est le meilleur et le plus efficace que puisse avoir le Royaume-Uni. Et les intrigues parlementaires qui tendraient à le supplanter ne sauraient être inspirées par un sentiment patriotique.

A l'heure où nous écrivons, M. Asquith et ses collègues, traversent encore un moment difficile. Le premier ministre ayant demandé l'autorisation d'appeler sous les drapeaux, d'armer et d'équiper un million d'hommes additionnel — évidemment à prélever sur les deux millions qui viennent de s'inscrire aux listes d'enrôlement — un très vif débat s'est engagé. M. Dillon a fait une violente sortie contre le haut commandement des armées, s'écriant qu'il était inutile de lever des soldats, s'ils devaient être conduits aux plus humiliants échecs par l'incurie de ceux qui sont à leur tête. M. John Redmond a averti le gouvernement que lui et son parti combattraient à outrance la conscription, si on finissait par vouloir l'imposer au parlement et au pays. En somme ce débat indique qu'il y a beaucoup de nervosité dans le parlement britannique.

Nous avons parlé plus haut des ballons d'essai lancés dans le but de préparer l'opinion à des pourparlers pacifiques. Ceux qui portaient une marque de fabrique allemande — *made in Germany* — pouvaient assurément paraître suspects. Mais d'autres initiatives ne sauraient inspirer la même suspicion. Lorsque, du sein des nations en armes, des voix s'élèvent pour parler de paix, il n'est pas surprenant que celle du pontife suprême se fasse encore entendre afin de conjurer les maîtres de l'Europe de mettre un terme au sanglant conflit qui décime les peuples. Comme on s'y attendait, le Consistoire tenu à Rome le 9 décembre a fourni au Saint-Père une nouvelle occasion d'adresser aux belligérants un pacifique appel. L'un des objets de cette imposante réunion du Sacré-Collège était la nomination d'un certain nombre de cardinaux. Le pape en a préconisé six, dont voici les noms : Mgr Rafaele Scapinelli, nonce à Vienne ; Mgr Andrea Fruhwirth, nonce à Munich ; Mgr Giulio Tonti, nonce à Lisbonne ; Mgr Giovanni Cagliero, délégué apostolique dans l'Amérique Centrale ; Mgr Alfonso Maria Mistrangelo, archevêque de Florence ; et Mgr Giorgio Gusmini, archevêque de Bologne.

L'allocution du pape aux cardinaux était attendue avec un intérêt particulier, à cause des circonstances. D'après les dépêches, le Souverain-Pontife a parlé de la paix dans les termes suivants : " Tout en essayant, autant que nous l'avons pu, d'adoucir les maux de la guerre, nous nous sentons obligé par notre charge apostolique de signaler encore une fois les seuls moyens qui puissent mettre fin promptement à cette effrayante conflagration et préparer une paix désirée ardemment par toute l'humanité, une paix juste et permanente, qui ne soit pas avantageuse à une seule des nations en guerre. Le seul moyen qui puisse conduire sûrement à cet heureux résultat est celui qui a donné satisfaction dans des circonstances analogues et que nous avons mentionné dans notre dernière

lettre. C'est un échange de vues, direct ou indirect, ayant pour base la bonne volonté et la calme délibération, se manifestant avec clarté, reconnaissant les aspirations de tous, écartant l'injuste et l'impossible, pour ne considérer dans une mesure équitable que le juste et le possible. Naturellement, comme dans toutes les controverses humaines qui doivent être réglées par les efforts respectifs des adversaires eux-mêmes, il est absolument nécessaire que des concessions soient faites sur quelques points par toutes les parties en cause, que l'on renonce à quelques avantages désirés, et que chacun consente de bonne grâce à quelque sacrifice. L'on évitera ainsi d'assumer devant Dieu et les hommes une écrasante responsabilité par la continuation de cette effusion de sang, inouïe dans l'histoire, qui, si elle se prolongeait davantage, signifierait peut-être pour l'Europe le commencement de la décadence, et sa chute du degré éminent de civilisation où l'avait fait monter le christianisme. " Ces paroles du pape ont produit une profonde impression. Elles sont conformes au rôle que le Vicaire de Jésus-Christ est appelé à jouer dans le monde. A qui appartient-il plus qu'à lui de plaider la cause de l'humanité, de faire appel aux nations afin que s'établisse parmi elles le règne de la justice et de la paix ?

Quelles que soient les difficultés de l'heure présente et les complexités de la situation, les instances du pontife en faveur de la paix sont autre chose qu'un stérile effort. Si elles ne peuvent produire un fruit immédiat, elles peuvent préparer l'avenir. En France, en Angleterre, en Italie, les esprits avisés doivent comprendre que le pape fait son devoir en prêchant la paix. Et ils doivent aussi entendre dans leur véritable sens les paroles de Benoît XV. Ce que demande le Souverain-Pontife, ce n'est pas une paix qui consacre les rapines, l'oppression des faibles, la destruction des nationalités, le triomphe de l'esprit de violence et de domination. C'est une

paix équitable et tenant compte de tous les droits. Sans doute, il ne semble pas qu'elle soit réalisable en ce moment. Les succès de l'Allemagne, durant l'été et l'automne de 1915, sur le théâtre oriental de la guerre, l'ont rendue plus lointaine qu'on aurait pu l'espérer au commencement du printemps. Dans l'intérêt même de l'avenir, du repos futur de l'Europe, les Alliés ne sauraient consentir à une paix allemande. Mais cela n'empêche pas l'appel du pape d'être un acte noble et généreux, digne de tous les respects et de toutes les sympathies. Et il est regrettable que des journaux comme le *Chronicle*, de Londres, n'en aient pas saisi la vraie portée.

Si l'on en croit les dépêches, l'allocution du Saint-Père touchait de plus à un autre point très délicat. C'est celui de la situation du Saint-Siège à Rome, en d'autres termes, de son indépendance. Les dépêches rapportent comme suit ce passage du discours pontifical :

“ Sans doute, la bonne volonté ne manque pas à ceux qui gouvernent l'Italie d'épargner des ennuis au Saint-Siège, mais cela même montre clairement que la situation du Souverain-Pontife dépend de l'autorité civile et que si les hommes et les circonstances venaient à changer, cette situation pourrait bien empirer. Pas un homme raisonnable ne peut soutenir qu'une situation aussi incertaine, aussi dépendante du pouvoir arbitraire d'autrui, est celle qui convient au Siège Apostolique. De plus, il a été impossible, à cause des circonstances, d'éviter un bon nombre d'ennuis sérieux. Pour ne pas parler des autres, Nous Nous bornerons à observer que quelques-uns des ambassadeurs et des ministres accrédités auprès de Nous par leurs souverains se sont vus forcés de quitter leur poste, afin de sauvegarder leur dignité personnelle et les prérogatives attachées à leurs fonctions. C'est là un amoindrissement porté aux droits inaliénables du Saint-Siège, et cela affaiblit les garanties nécessaires dont il a besoin dans ses rapports avec

les gouvernements étrangers. La difficulté grandissante des communications entre Nous et le monde catholique Nous a rendu très difficile la tâche de Nous former un jugement complet et exact sur les événements. Il Nous semble que Nous en avons assez dit jusqu'ici pour montrer que Notre chagrin augmente chaque jour, quand Nous voyons s'étendre, d'une manière terrible, cette guerre qui est à peine digne des siècles barbares, et quand Nous sentons devenir plus grave la situation du Saint-Siège. ”

Ces graves paroles devraient trouver de l'écho au fond des coeurs catholiques dans l'univers entier. La grande guerre qui désole l'Europe a remis en pleine lumière, en pleine actualité, la question romaine. Elle a démontré d'une façon saisissante combien est anormale la situation du Saint-Siège. En dépit de la loi des garanties — législation illusoire et décevante — le pape ne possède pas à Rome la liberté et l'indépendance, apanages nécessaires de la souveraineté. On le voit bien à l'heure où éclate un grand conflit international auquel l'Italie participe. En vain le ministre de la justice italien, M. Orlando, dans son discours à la Chambre des députés, a-t-il tenté de donner le change, en déclarant que les ambassadeurs des gouvernements ennemis auraient eu toute liberté de demeurer à Rome. C'est un propos facile à tenir. Quelle figure aurait faite à Rome, par exemple, l'ambassadeur d'Autriche auprès du Vatican, dans un moment où le sentiment anti-autrichien éclatait dans le peuple italien avec une violence extrême ? Non, en dépit de toutes les arguties, dans la Rome devenue le siège de la souveraineté italienne, le pape ne peut plus posséder réellement les prérogatives d'un souverain libre et indépendant. Et tous les esprits réfléchis et impartiaux doivent reconnaître l'anomalie d'une telle situation.

Le Congrès des Etats-Unis a commencé le 6 décembre une session qui promet d'être l'une des plus importantes qui aient été tenues depuis longtemps. Dans la Chambre des représentants, M. Champ Clark a été réélu président. Au Sénat, en l'absence du vice-président des Etats-Unis, M. Marshall, le sénateur Clark, de l'Arkansas, a été choisi comme président temporaire.

Le lendemain de la réunion des Chambres, le président Wilson est allé en personne lire son message au Congrès. Son principal thème a été l'urgence de mettre les Etats-Unis dans un état de préparation satisfaisant, grâce auquel ils puissent se trouver capables de faire face à toutes les éventualités. Ceci signifie que la république américaine doit entreprendre la tâche de se créer une force militaire imposante et d'accroître sa puissance navale. Pour être plus précis, M. Wilson a déclaré que le programme du gouvernement était d'organiser une armée régulière permanente de 141,843 hommes, avec une armée de réserve de 400,000 hommes, levés par contingents annuels de 133,000 hommes, durant trois ans. Quant au programme naval, il donnerait aux Etats-Unis, dans six ans, une flotte de 27 vaisseaux de guerre de première ligne, de 6 grands croiseurs, de 25 vaisseaux de guerre de seconde ligne, de 10 croiseurs éclaireurs, de 5 croiseurs de première classe, de 3 croiseurs de seconde classe, de 10 croiseurs de troisième classe, de 108 torpilleurs, de 18 sous-marins de haute mer, de 157 sous-marins côtiers, de 6 monitors, de 20 canonnières, et d'une trentaine de vaisseaux consacrés aux transports, aux approvisionnements, aux munitions, au combustible, etc. Comme on le voit, il y a là un vaste programme d'organisation et de construction et un vaste programme de dépenses.

Le président a parlé au long de la doctrine Monroe. Il a consacré aussi tout un paragraphe de son message aux menées déloyales de certains citoyens ou résidents des Etats-Unis,

d'origine étrangère, qui ont tramé des conspirations capables de compromettre l'honneur et la sécurité de la nation. Ceci était manifestement à l'adresse des émissaires de l'Allemagne. L'espace nous manque pour étudier plus au long ce document important. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur les principales questions qui y sont traitées et dont devra s'occuper le Congrès.

* * *

Au Canada, on annonce l'ouverture de la session fédérale pour le 12 janvier. L'emprunt national sur notre propre marché a été couronné d'un succès extraordinaire. Le gouvernement demandait 50 millions, il en a eu 104. Le résultat de l'année financière s'annonce aussi comme devant être très satisfaisant. Pour la première fois depuis de longues années, la balance du commerce est en notre faveur.

Avant de clore cette chronique, que les fidèles lecteurs de la *Revue Canadienne* ne liront qu'au milieu de janvier, nous les prions d'accepter nos souhaits les meilleurs pour leur prospérité et la réalisation de leurs vœux durant l'année qui va bientôt s'ouvrir. Puisse-t-elle leur apporter le bonheur, et aussi la paix dans la justice au vieux monde en proie à toutes les horreurs de la plus effroyable guerre.

Thomas CHAPAIS.

Québec, 22 décembre 1915.
